

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA PROMOTION  
DE LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

# LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLES ET SPIRITUELLES

---

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE  
TEXTE OFFICIEL



MAME

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA PROMOTION  
DE LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

# LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLES ET SPIRITUELLES

---

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE  
TEXTE OFFICIEL



MAME

# TABLE DES MATIÈRES

## PRÉSENTATION

## INTRODUCTION

Les œuvres de Miséricorde dans le Jubilé de la Miséricorde

Les œuvres de Miséricorde dans le Catéchisme de l'Église catholique

## I – ORIGINE DE LA MISÉRICORDE ET DE SES ŒUVRES DANS L'ÉCRITURE SAINTE

Ancien Testament : « Éternel est son amour » (Ps 136)

Les œuvres et les actes concrets de Miséricorde dans l'Ancien Testament

Nouveau Testament : « Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7)

Le texte paradigmatique de Matthieu 25, 31-46

Les œuvres citées dans le chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu et leur tradition judéo-biblique

L'identification du Christ aux « plus petits d'entre ses frères »

Unité chrétienne de l'amour du prochain avec l'amour de Dieu

Témoignages de la tradition sur Matthieu 25 et les œuvres de Miséricorde

Listes initiales des œuvres de Miséricorde

Justification dans saint Thomas d'Aquin de deux listes d'œuvres de Miséricorde<sup>23</sup>

## II – LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLES

Donner à manger aux affamés

Première œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35

Donner à boire à ceux qui ont soif

Deuxième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35

Accueillir les étrangers

Troisième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35

Vêtir ceux qui sont nus

Quatrième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36

Assister les malades

Cinquième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36

Visiter les prisonniers

Sixième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36

Ensevelir les morts

Septième œuvre de Miséricorde dans le livre de Tobie 1, 17 ; 12, 12-13.

### III – LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE SPIRITUELLES

Être vigilant

Conseiller ceux qui sont dans le doute

Enseigner aux ignorants

Avertir les pécheurs

Garder un esprit conciliant

Consoler les affligés

Pardonner les offenses

Supporter patiemment les personnes ennuyeuses

Prier

Prier Dieu pour les vivants et pour les morts

### CONCLUSION

Les œuvres de Miséricorde : témoignage concret de l'amour préférentiel pour les pauvres

Les quatre formes de pauvreté dans les œuvres de Miséricorde

Les œuvres de Miséricorde au-delà de la justice

Marie : mère de la Miséricorde

Bibliographie

Notes

Copyright

Dans la même collection

# PRÉSENTATION

L'Écriture sainte reflète la façon dont la miséricorde s'exprime. Au-delà d'une dimension affective, les pages de la Bible mettent en évidence l'expression concrète de la miséricorde, dans sa matérialité tangible et visible. C'est avec raison que le pape François a écrit dans la bulle d'indiction *Misericordiae Vultus*<sup>1</sup> : « La miséricorde de Dieu n'est pas une idée abstraite, c'est une réalité concrète par laquelle il nous révèle son amour qui est comme celui d'un père et d'une mère, émus au plus profond de leurs entrailles pour leur propre enfant » (MV, 6).

Le « grand fleuve de la miséricorde » ne se tarit jamais parce que l'on rencontre des gens qui en donnent un témoignage concret dans la vie de tous les jours. C'est un spectacle incroyable que celui auquel on assiste, surtout dans les périodes de grande difficulté sociale, économique et à la suite de catastrophes naturelles : un concours de solidarité qui dépasse les langues, les races, les religions et les pays. On découvre qu'il existe un sentiment qui lie tous les hommes et les femmes, parce qu'ils appartiennent tous à la même humanité. Les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles s'inscrivent dans ce processus de solidarité humaine et mettent en lumière une de ses caractéristiques essentielles. « C'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40) donne sa touche particulière au témoignage chrétien. Jésus s'est identifié à celui qui a faim, à celui qui a soif, à celui qui est nu et étranger, malade ou en prison, il s'est identifié à celui qui est en proie au doute ou dans l'affliction et qui a besoin d'aide, de consolation pour ne pas tomber dans l'angoisse. Cela demande également de pardonner et d'offrir des gestes concrets de bonté, de patience et de proximité à quiconque se trouve dans le besoin. Comme on le sait, nous sommes appelés à prêter attention à chaque personne et à toute la personne. C'est un service désintéressé qui ne peut acquérir toute sa force que dans la foi en Jésus Christ. C'est une vocation à laquelle nous devons répondre, qui ne peut s'arrêter aux exigences matérielles, mais qui doit être capable d'entrer aussi dans l'âme où, souvent, le besoin d'aide est le plus pressant.

Le Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation est particulièrement reconnaissant envers le professeur Salvador Pié-Ninot qui a mis sa compétence théologique et pastorale au service de cette réflexion. Nous avons la

certitude que la lecture de ces pages soutiendra, durant le Jubilé de la Miséricorde, les nombreuses personnes qui voudront être témoins, dans le silence de la vie quotidienne, de la redécouverte de ces gestes tout simples et concrets qui remplissent le cœur de joie et offrent la vraie consolation.

✠ Rino Fisichella  
*Président du Conseil pontifical  
pour la promotion de la nouvelle évangélisation*

# INTRODUCTION

## Les œuvres de Miséricorde dans le Jubilé de la Miséricorde

C'est en partant de la situation de notre monde que le pape François dans la bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde, *Misericordiae Vultus*, nous donne l'explication de cette grande convocation de l'Année sainte. En effet, cette exclamation si vraie : « Combien de situations de précarité et de souffrance n'existent-elles pas dans le monde d'aujourd'hui ! » (MV, 15), annonce bien la suite de ses réflexions. « Au cours de cette Année sainte, nous pourrons faire l'expérience d'ouvrir notre cœur à ceux qui vivent dans les périphéries existentielles les plus différentes, que le monde moderne a souvent créées de façon dramatique. Combien de situations de précarité et de souffrance n'existent-elles pas dans le monde d'aujourd'hui ! Combien de blessures ne sont-elles pas imprimées dans la chair de ceux qui n'ont plus de voix parce que leur cri s'est évanoui et s'est tu à cause de l'indifférence des peuples riches ! Au cours de ce Jubilé, l'Église sera encore davantage appelée à soigner ces blessures, à les soulager avec l'huile de la consolation, à les panser avec la miséricorde et à les soigner par la solidarité et l'attention. Ne tombons pas dans l'indifférence qui humilie, dans l'habitude qui anesthésie l'âme et empêche de découvrir la nouveauté, dans le cynisme destructeur. Ouvrons nos yeux pour voir les misères du monde, les blessures de tant de frères et sœurs privés de dignité, et sentons-nous appelés à entendre leur cri qui appelle à l'aide. Que nos mains serrent leurs mains et les attirent vers nous afin qu'ils sentent la chaleur de notre présence, de l'amitié et de la fraternité. Que leur cri devienne le nôtre et qu'ensemble, nous puissions briser la barrière d'indifférence qui règne souvent en souveraine pour cacher l'hypocrisie et l'égoïsme » (MV, 15 a).

Le pape François souhaite, à partir de cette présentation, que le peuple chrétien réfléchisse sur les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles : « J'ai un grand désir que le peuple chrétien réfléchisse durant le Jubilé sur les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles. Ce sera une façon de réveiller notre conscience souvent endormie face au drame de la pauvreté, et de pénétrer toujours davantage le cœur de

l'Évangile, où les pauvres sont les destinataires privilégiés de la miséricorde divine. La prédication de Jésus nous dresse le tableau de ces œuvres de Miséricorde, pour que nous puissions comprendre si nous vivons, oui ou non, comme ses disciples. Redécouvrons les œuvres de Miséricorde corporelles : donner à manger aux affamés, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, accueillir les étrangers, assister les malades, visiter les prisonniers, ensevelir les morts. Et n'oublions pas les œuvres de Miséricorde spirituelles : conseiller ceux qui sont dans le doute, enseigner les ignorants, avertir les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter patiemment les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et pour les morts. Nous ne pouvons pas échapper aux paroles du Seigneur et c'est sur elles que nous serons jugés : aurons-nous donné à manger à qui a faim, et à boire à qui a soif ? Aurons-nous accueilli l'étranger et vêtu celui qui était nu ? Aurons-nous pris le temps de demeurer auprès de celui qui est malade et prisonnier ? (cf. Mt 25, 31-45). De même, il nous sera demandé si nous avons aidé à sortir du doute qui engendre la peur, et bien souvent la solitude ; si nous avons été capables de vaincre l'ignorance dans laquelle vivent des millions de personnes, surtout des enfants privés de l'aide nécessaire pour être libérés de la pauvreté ; si nous nous sommes faits proches de celui qui est seul et affligé ; si nous avons pardonné à celui qui nous offense ; si nous avons rejeté toute forme de rancœur et de haine qui porte à la violence ; si nous avons été patients à l'image de Dieu qui est si patient envers nous ; si enfin, nous avons confié au Seigneur, dans la prière, nos frères et sœurs. C'est dans chacun de ces "plus petits" que le Christ est présent. Sa chair devient de nouveau visible en tant que corps torturé, blessé, flagellé, affamé, égaré [...] pour être reconnu par nous, touché et assisté avec soin. N'oublions pas les paroles de saint Jean de la Croix : "Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour" » (MV, 15b, 15c).

Et c'est pourquoi le pape François présente ce Jubilé extraordinaire de la Miséricorde comme une « année de bienfaits » : « Dans l'Évangile de Luc, nous trouvons un autre aspect important pour vivre avec foi ce Jubilé. L'évangéliste raconte qu'un jour de sabbat, Jésus retourna à Nazareth, et comme il avait l'habitude de le faire, il entra dans la synagogue. On l'appela pour lire l'Écriture et la commenter. C'était le passage du prophète Isaïe où il est écrit : "L'Esprit du Seigneur Dieu est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux humbles, guérir ceux qui ont le cœur brisé, proclamer aux captifs leur délivrance, aux prisonniers leur libération, proclamer une année de bienfaits accordée par le Seigneur" (Is 61, 1-2). Une année de bienfaits : c'est ce que le Seigneur annonce et que nous voulons vivre. Que cette Année sainte expose la richesse de la mission de Jésus qui résonne dans les paroles du Prophète :

dire une parole et faire un geste de consolation envers les pauvres, annoncer la libération de ceux qui sont esclaves dans les nouvelles prisons de la société moderne, redonner la vue à qui n'est plus capable de voir car recroquevillé sur lui-même, redonner la dignité à ceux qui en sont privés. Que la prédication de Jésus soit de nouveau visible dans les réponses de foi que les chrétiens sont amenés à donner par leur témoignage. Que les paroles de l'Apôtre nous accompagnent : "Celui qui pratique la miséricorde, qu'il ait le sourire" (Rm 12, 8) » (MV, 16).

## Les œuvres de Miséricorde dans le Catéchisme de l'Église catholique

Voici la façon dont sont décrites les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles dans le Catéchisme de l'Église catholique<sup>2</sup> : « Les œuvres de Miséricorde sont les actions charitables par lesquelles nous venons en aide à notre prochain dans ses nécessités corporelles et spirituelles (cf. Is 58, 6-7 ; He 13, 3). Instruire, conseiller, consoler, conforter sont des œuvres de Miséricorde spirituelles, comme pardonner et supporter avec patience. Les œuvres de Miséricorde corporelles consistent notamment à nourrir les affamés, loger les sans-logis, vêtir les déguenillés, visiter les malades et les prisonniers, ensevelir les morts (cf. Mt 25, 31-46). Parmi ces gestes, l'aumône faite aux pauvres (cf. Tb 4, 5-11 ; Si 17, 22) est un des principaux témoignages de la charité fraternelle : elle est aussi une pratique de justice qui plaît à Dieu (cf. Mt 6, 2-4) » (CEC, 2447).

Remarquez que ce texte du Catéchisme se trouve dans la section intitulée « L'amour des pauvres » (CEC, 2442-2449), et précède une citation du concile Vatican II affirmant très clairement que les œuvres de Miséricorde ne remplacent pas la justice puisqu'il faut « satisfaire d'abord aux exigences de la justice, de peur que l'on offre comme don de la charité ce qui est déjà dû en justice<sup>3</sup> » (CEC, 2446). L'article suivant privilégie à son tour « l'amour de préférence » pour ceux qui sont opprimés par la misère (cf. CEC, 2447). « Amour de préférence » implicitement présent dans les œuvres de Miséricorde, et qui est expliqué avec clarté dans un texte de la Congrégation pour la doctrine de la foi (1987) sur la théologie de la libération<sup>4</sup> : « Sous ses multiples formes : dénuement matériel, oppressions injustes, infirmités physiques et psychiques, et enfin la mort, la misère humaine est le signe manifeste de la condition native de faiblesse où l'homme se trouve depuis le premier péché, et du besoin de salut. C'est pourquoi elle a attiré la compassion du Christ Sauveur qui a voulu la prendre sur lui et s'identifier "aux plus petits d'entre ses

frères” (cf. Mt 25, 40.45). C’est pourquoi aussi ceux qu’elle accable sont l’objet d’un amour de préférence de la part de l’Église qui, depuis les origines, en dépit des défaillances de beaucoup de ses membres, n’a cessé de travailler à les soulager, les défendre et les libérer. Elle l’a fait par d’innombrables œuvres de bienveillance qui restent toujours et partout indispensables » (CEC, 2448).

# I

## **ORIGINE DE LA MISÉRICORDE ET DE SES ŒUVRES DANS L'ÉCRITURE SAINTE**

L'étymologie du mot « miséricorde » vient de *misere* (« misère, nécessité ») et de *cor/cordis* (« cœur ») en latin. Il signifie : avoir un cœur solidaire avec ceux qui sont dans la nécessité. Aussi, dans le langage courant, on assimile la miséricorde à la compassion et au pardon. Même si ce rapprochement reste valable, il oublie la véritable richesse que l'on trouve dans la Bible avec ce mot « miséricorde ». Pour le peuple d'Israël, la miséricorde provient en effet de la réunion de deux courants de pensée : la compassion, avec la pitié que cela implique, et la fidélité, avec comme exigence, l'amour. Il n'est donc pas étonnant que dans les traductions les plus courantes, il y ait une hésitation entre plusieurs mots – miséricorde et amour, en passant par tendresse, pitié, compassion, clémence, bonté et même grâce ou don de Dieu –, nous proposant ainsi un concept plus générique et plus large. Dieu, du début à la fin, nous manifeste, de fait, sa tendresse face à la misère humaine, et l'homme doit à son tour se montrer miséricordieux envers son prochain, tout comme le « Seigneur Dieu de miséricorde » (Sg 9, 1) et le « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, Père de miséricorde » (2 Co 1, 3).

Pour définir le mot « miséricorde », les Livres de l'Ancien Testament utilisent deux expressions. Il existe d'abord le terme *hesed*, pour indiquer une attitude profonde de bonté mais aussi de grâce et d'amour. Et ensuite, le terme *raham* qui exprime, à l'origine, l'amour maternel plein de bonté, de tendresse, de patience, de compréhension et d'aptitude au pardon. La traduction grecque la plus courante de ces deux termes, et son usage habituel dans le Nouveau Testament, est *eleos*, que l'on entend dans l'invocation liturgique du *Kyrie eleison* (Seigneur, prends pitié !), et dans le mot *eleemosyna* qui signifie « aumône » en latin. Pour être clair, la miséricorde biblique exprime donc le sentiment que l'on éprouve face à un besoin ou à un malheur, ainsi que l'action qui découle de ce sentiment, et qui signifie :

avoir de la compassion ou de la pitié, compatir, ressentir une affection profonde (telle une mère), être compatissant, plein d'amour, éprouver un attachement ou une tendre émotion, s'apitoyer, offrir une aide, fruit d'une relation de fidélité et d'actions concrètes<sup>5</sup>, etc.

Ancien Testament :

« Éternel est son amour » (Ps 136)

Le psalmiste ne cesse de répéter les invocations « Prends pitié de moi, Seigneur ! » (Ps 4, 2 ; Ps 6, 3 ; Ps 9, 14 ; Ps 25, 16 ; Ps 50, 1, etc.) ou de proclamer les paroles d'actions de grâce « Rendez grâce au Seigneur car il est bon, éternel est son amour » (Ps 107, 1). C'est cette miséricorde que Dieu manifeste tout au long de l'histoire, et notamment au peuple élu. L'origine d'une telle expression se trouve dans la tradition juive lors de la vocation de Moïse : « J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer » (Ex 3, 7-8). L'attitude même de Dieu provient de sa fidélité à l'Alliance. En effet : « J'ai entendu le gémissement des Israélites asservis par les Égyptiens et je me suis souvenu de mon Alliance » (Ex 6, 5). Et donc, dans sa miséricorde, Dieu ne peut supporter la misère de son peuple élu, puisque par l'Alliance, il a engendré un être de « sa race » (Ac 17, 28).

C'est au Sinaï que se manifeste le caractère fondamental de la miséricorde de Dieu envers son peuple : « Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité, qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché » (Ex 34, 6-7 ; cf. Nb 14, 19 ; Jr 3, 12-25 ; Lm 3, 22-27). Cette miséricorde prend une tournure profondément humaine dans l'expérience prophétique, lorsque le prophète Osée révèle que le cœur de Dieu « est bouleversé ; toutes [ses] entrailles frémissent » au moment où il décide de ne pas accorder son pardon et de punir le peuple d'Israël. Ainsi, « je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère [...], car je suis Dieu [...], et je ne viendrai pas avec fureur » (Os 11, 8... 9). D'où la synthèse parfaite de ce prophète : « Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices » (Os 6, 6).

Bien que les prophètes annoncent toujours les pires catastrophes, ils annoncent également la tendresse du cœur de Dieu, comme l'exprime cette exclamation remplie d'émotion : « Ephraïm est-il donc pour moi un fils si cher, un enfant tellement préféré, que chaque fois que j'en parle je veuille encore me souvenir de lui ? C'est pour cela que mes entrailles s'émeuvent pour lui, que pour lui déborde

ma tendresse ! » (Jr 31, 20 ; cf. Is 49, 14-16 ; 54, 7). Ainsi, Israël a la conviction que la miséricorde de Dieu dépasse toute expérience humaine : « Quel est le dieu comme toi, qui enlève la faute, qui pardonne le crime, qui n'exaspère pas pour toujours sa colère, mais qui prend plaisir à faire grâce ? » (Mi 7, 18). C'est pourquoi, le cri du psalmiste est vraiment vivant lorsqu'il invoque le fameux psaume du Miserere : « Pitié pour moi / Miséricorde, Dieu, en ta bonté, en ta grande tendresse efface mon péché » (Ps 51, 3).

Alors que la miséricorde de Dieu ne connaissait pas d'autre limite que l'endurcissement du pécheur (cf. Is 9, 16 ; Jr 16, 5.13), l'histoire de Jonas après l'exil, offre une nouvelle perspective universaliste au moment de la satire sur les cœurs fermés, qui refusent la tendresse immense de Dieu : « Tu es un Dieu de pitié et de tendresse [...], riche en grâce et te repentant du mal » (Jon 4, 2). Non sans raison, Ben Sirac le Sage dit clairement : « La pitié de l'homme est pour son prochain, mais la pitié du Seigneur est pour toute chair » (Si 18, 13). On parle surtout du « Seigneur de miséricorde » (Sg 9, 1 ; cf. Si 47, 22), de « compassion », de « pitié » et de « bonté » (Si 5, 6 ; Sg 6, 6 ; 12, 22).

Le psalmiste reprend toute la tradition d'Israël, de façon magnifique avec une approche clairement universaliste : « Yahvé est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour ; elle n'est pas jusqu'à la fin sa querelle, elle n'est pas pour toujours sa rancune ; il ne nous traite pas selon nos péchés, ne nous rend pas selon nos fautes [...]. Comme est la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est le Seigneur pour qui le craint » (Ps 103, 8...13). Et tout cela, « car près de Yahvé est la grâce » (Ps 130, 7), puisqu'« éternel est son amour » ; invocation liturgique reprise avec insistance, vingt-six fois dans le psaume 136 !

Donc, Dieu reste fidèle à ses promesses malgré l'infidélité de l'homme. C'est par sa miséricorde que l'on espère en une libération définitive de tout mal. Et c'est ainsi qu'apparaît dans l'histoire du salut, la qualité du salut futur et définitif, comme le rappelle si bien le Seigneur à Jérusalem : « Car les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas » (Is 54, 10 ; cf. Jr 31, 3 ; Mi 7, 20 ; Ps 85, 8 ; Ps 90, 14 ; Ps 106, 45 ; Ps 130, 7, etc.).

Dans l'Ancien Testament, la miséricorde devient progressivement un terme technique qui désigne l'« aumône » comme œuvre de charité, pour définir une action bénéfique (dans le sens de « bienfaisance ») spécialement en faveur des pauvres (cf. Pr 21, 26 ; Dn 4, 24 ; Tb 1, 3 ; 4, 5-11 ; Si 7, 10 ; 17, 22 ; présent aussi dans le Nouveau Testament, dans Mt 6, 2-4 ; Ac 9, 36 ; 10, 2 ; 24, 17).

## Les œuvres et les actes concrets de Miséricorde dans l'Ancien Testament

On trouve des actes de Miséricorde visibles chez le prophète Isaïe (Is 58, 6-7) qui ont apparemment inspiré Matthieu (Mt 25, 35) dans son énumération lors du jugement final : « Le jeûne que je préfère : défaire les chaînes injustes, délier les liens du joug, renvoyer libres les opprimés, et briser tous les jougs ? N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé, héberger chez toi les pauvres sans abri, si tu vois un homme nu, le vêtir, ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair ? »

De plus, on retrouve bien chez Luc (Lc 4, 16-21 et 7, 22) l'annonce de la mission et les œuvres du prophète qui serviront à annoncer la mission de Jésus : « L'esprit du Seigneur Yahvé est sur moi, car Yahvé m'a donné l'onction ; il m'a envoyé porter la nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris, annoncer aux captifs la libération et aux prisonniers la délivrance, proclamer une année de grâce de la part de Yahvé et un jour de vengeance pour notre Dieu, pour consoler tous les affligés » (Is 61, 1-2).

Pour justifier sa conduite, Job rappelle aussi tous ses actes de charité : « Ai-je été insensible aux besoins des faibles, laissé languir les yeux de la veuve ? Ai-je mangé seul mon morceau de pain, sans le partager avec l'orphelin ? [...] Ai-je vu un miséreux sans vêtement, un pauvre sans couverture ? [...] Ai-je agité la main contre un orphelin, me sachant soutenu à la porte ? » (Jb 31, 16-17.19.21). Il avait, auparavant, refusé d'accepter les accusations : « Tu as exigé de tes frères des gages injustifiés, dépouillé de leurs vêtements ceux qui sont nus, omis de désaltérer l'homme assoiffé et refusé le pain à l'affamé » (Jb 22, 6-7).

Ben Sirac le Sage, auteur du livre de l'Ecclésiastique, rappelle ces œuvres : « Au pauvre également fais des largesses, pour que ta bénédiction soit parfaite. Que ta générosité touche tous les vivants, même aux morts ne refuse pas ta piété. Ne te détourne pas de ceux qui pleurent, afflige-toi avec les affligés. Ne crains pas de t'occuper des malades, par de tels actes tu te gagneras l'affection » (Si 7, 32-35). « Dans la puissance de l'Esprit il vit la fin des temps, il consola les affligés de Sion » (Si 48, 24).

Et Tobie ajoutera à son tour avec « ensevelir les morts » : « Aux jours de Salmanasar, j'avais fait souvent l'aumône à mes frères de race, je donnais mon pain aux affamés, et des habits à ceux qui étaient nus ; et j'enterrais, quand j'en voyais, les cadavres de mes compatriotes, jetés par-dessus les remparts de Ninive. J'enterrais de même ceux que tua Sennachérib [...]. Alors, je dérobaï leurs corps pour les ensevelir » (Tb 1, 16-18).

Nouveau Testament :

« Bienheureux les miséricordieux  
car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7)

Pour réaliser le dessein du salut, Jésus Christ a souhaité être « semblable aux hommes » (Ph 2, 7) afin d'expérimenter la condition de ceux qu'il souhaitait sauver. La miséricorde qu'il manifeste envers les foules en général vient de là (cf. Mt 9, 36 : « À la vue des foules il en eut pitié » ; Mt 14, 14 : « En débarquant, il vit une foule nombreuse et il en eut pitié » ; Mt 15, 32 : « J'ai pitié de la foule »). L'Évangile de Luc en donne un aspect plus personnel lorsqu'il évoque le « fils unique » d'une veuve (cf. Lc 7, 13) ou bien les parents en détresse (cf. Lc 8, 42 ; 9, 38.42). Il témoigne d'une bienveillance particulière à l'égard des femmes et des étrangers car « toute chair verra le salut de Dieu » (Lc 3, 6). C'est pourquoi Jésus fait preuve de compassion et de miséricorde envers tous, puisqu'il est « un grand prêtre miséricordieux » (He 2, 17). On comprend alors pourquoi les affligés s'adressent à lui avec cette invocation : « Seigneur, prends pitié ! » (Kyrie eleison !) (Mt 15, 22 ; 17, 15 ; 20, 30-31).

Dieu, comme « Père de miséricorde » (2 Co 1, 3 ; Jc 5, 11), accorde à Paul la miséricorde (cf. 1 Co 7, 25 ; 2 Co 4, 1 ; 1 Tm 1, 13) et la promet à tous les croyants (cf. Mt 5, 7 ; 1 Tm 1, 2 ; 2 Tm 1, 2 ; Tt 1, 4 ; 2 Jn 3). La perspective de miséricorde, dans l'histoire du salut, est pleinement présente dans les deux cantiques de Luc sur l'enfance de Jésus. Le premier dans le Magnificat de Marie (cf. Lc 1, 50.54) et le second avec le cantique de Zacharie (cf. Lc 1, 72.78). Paul résumera en une phrase – à la fois emphatique et paradoxale – cette surabondance de miséricorde : « Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde » (Rm 11, 32).

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6, 36). Selon Matthieu, il s'agit d'une condition essentielle pour entrer dans le Royaume des cieux : « Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7), que Jésus reprend du prophète Osée (cf. Mt 9, 13 ; 12, 7 et Os 6, 6 : « Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices »). À l'instar du bon Samaritain (cf. Lc 10, 30-37), cette tendresse devrait rendre possible la miséricorde de celui qui offense (cf. Mt 18, 23-33), puisque Dieu fait toujours preuve de miséricorde (cf. Mt 18, 32). Le jugement final dépendra ainsi de la miséricorde exercée, même inconsciemment, tout comme Jésus a fait avec les personnes les plus démunies (cf. Mt 25, 31-46). Car l'amour de Dieu est uniquement présent chez ceux qui exercent la miséricorde : si l'un a des biens du monde et, qu'en voyant un homme

dans la nécessité, il lui ferme sa porte, comment l'amour de Dieu peut-il entrer chez lui ? (1 Jn 3, 17).

## Le texte paradigmatique de Matthieu 25, 31-46

Ce texte est une synthèse de la doctrine et des exigences de l'Évangile entier, dans lequel les frères et sœurs du Fils de l'homme sont tous des personnes démunies et marginalisées de notre monde. Il est présenté sous forme de jugement final, semblable aux scènes de Jugement qui se trouvent dans la littérature apocalyptique (cf. Jl 3, 1-3 ; Dn 7, 7-27 ; Is 11, 4), et dont fait écho le Nouveau Testament (1 Co 6, 2 : « Les saints jugeront l'univers » ; cf. Ap 20, 4). Ces scènes, qui prennent le point de vue du faible et des opprimés, qui obtiendront la libération dans la justice du Royaume de Dieu, révèlent aussi la façon dont sera présenté le Jugement dernier. L'injustice du monde présent montre donc qu'elle n'est pas permanente, puisque l'action de Dieu produira un renversement de l'ordre établi actuel.

Le Jugement s'adresse à toutes « les nations », sans distinction aucune (Mt 25, 32). C'est une formule dans laquelle résonnent les paroles de la dernière prophétie : « Mais moi je viendrai rassembler toutes les nations et toutes les langues, et elles viendront voir ma gloire » (Is 66, 18). Et le dernier avertissement de Luc : « Veillez donc et priez en tout temps, afin d'avoir la force d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous tenir debout devant le Fils de l'homme » (Lc 21, 36). Cette interprétation universaliste du Jugement s'adresse pour ainsi dire à tous les hommes et femmes, et préfigure l'Évangile de Matthieu lorsqu'il dit : « C'est qu'en effet le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon sa conduite » (Mt 16, 27), ou encore la parabole de l'ivraie, où « le champ est le monde » (Mt 13, 36-43).

Force est de constater que cette interprétation universaliste de Matthieu (Mt 25) – dont le fil conducteur est l'identification du « plus petit des frères » à toute personne démunie – occupe une place importante depuis le xx<sup>e</sup> siècle. Elle est partagée par la plupart des spécialistes de diverses confessions chrétiennes ayant analysé ces versets (Mt 25). On trouve justement dans la constitution pastorale, *Gaudium et Spes*<sup>6</sup>, du concile Vatican II, cette approche universaliste proposée par Matthieu (Mt 25, 40) comme fondement universel de l'amour du prochain. « De nos jours surtout, nous avons l'impérieux devoir de nous faire le prochain de n'importe quel homme et, s'il se présente à nous, de le servir activement : qu'il

s'agisse de ce vieillard abandonné de tous, ou de ce travailleur étranger, méprisé sans raison, ou de cet exilé, ou de cet enfant né d'une union illégitime qui supporte injustement le poids d'une faute qu'il n'a pas commise, ou de cet affamé qui interpelle notre conscience en nous rappelant la Parole du Seigneur : "Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25, 40) » (GS, 27).

Le Catéchisme de l'Église catholique (en plus de sa présentation sur les œuvres de miséricorde – CEC, 2447) s'appuie d'ailleurs sur Matthieu (Mt 25) pour poser le fondement théologique du Christ-médecin : « Sa compassion envers tous ceux qui souffrent va si loin qu'il s'identifie à eux : "J'étais malade et vous m'avez visité" (Mt 25, 36) » (CEC, 1503) ; et du respect de la personne humaine : « Le devoir de se faire le prochain d'autrui et de le servir activement se fait plus pressant encore lorsque celui-ci est plus démuné en quelques domaines que ce soit. "Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25, 40) » (CEC, 1932).

Il en est ainsi pour le texte du Jugement dernier (Mt 25, 31-46) sur l'amour exprimé dans les œuvres de Miséricorde : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de droite : "Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir." Alors les justes lui répondront : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ?" Et le Roi leur fera cette réponse : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait." Alors il dira encore à ceux de gauche : "Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais un étranger et vous ne m'avez pas accueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité." Alors ceux-ci lui demanderont à leur tour : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé ou assoiffé, étranger ou nu, malade ou prisonnier, et de ne te point secourir ?" Alors il leur répondra : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous

ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait." Et ils s'en iront, ceux-ci à une peine éternelle, et les justes à une vie éternelle. »

*Les œuvres citées dans le chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu et leur tradition judéo-biblique*

Les trois analogies présentes dans Matthieu 25 : « J'avais faim et j'avais soif », « J'étais un étranger et j'étais nu », « J'étais malade et j'étais prisonnier », reprennent une tradition existante de l'Ancien Testament, notamment dans Isaïe 58, 6-9 (enchaînés, opprimés, affamés, vagabonds, nus, blessés) ; 61, 1-2 (pauvres, meurtris, captifs, prisonniers) ; Jb 22, 6-7 (nus, affamés, assoiffés) ; 31, 17.19.21.31.32 (orphelins, nus, pauvres, innocents, étrangers) ; Tb 1, 16-17 (affamés, nus, morts) ; 4, 16 (affamés, nus) ; Si 7, 34-35 (affligés, malades) ; 42, 8 ; 63, 1 (nus, affamés).

Il existe également une analogie entre Matthieu 25 et les différentes énumérations des vertus en lien avec la miséricorde dans le Nouveau Testament : « dans la compassion, l'amour fraternel, la miséricorde, l'esprit d'humilité » (1 P 3, 8) ; « l'exhortation, en exhortant. Que celui qui donne, le fasse sans calcul ; celui qui préside, avec diligence ; celui qui exerce la miséricorde, en rayonnant de joie. Que votre charité soit sans feinte, détestant le mal, solidement attachée au bien ; que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants, d'un zèle sans nonchalance, dans la ferveur de l'esprit, au service du Seigneur, avec la joie de l'espérance, constants dans la tribulation, assidus à la prière, prenant part aux besoins des saints, avides de donner l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez, ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure » (Rm 12, 8-15). « Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience » (Col 3, 12). « Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez emprisonnés avec eux, et de ceux qui sont maltraités, comme étant vous aussi dans un corps » (He 13, 3).

On trouve également, dans la littérature juive, des témoignages sur les « œuvres de charité » et d'« aumône », sans oublier que la miséricorde dans le langage rabbinique était un terme technique pour désigner l'acte de charité comme exercice de la miséricorde. L'affirmation du traité rabbinique Pirkei Avot qui résume toute la tradition de 200 av. J.-C. à 200 ap. J.-C., est en cela significative. Il y est écrit : « L'univers repose sur trois piliers : la Torah, le culte et les actes de charité<sup>7</sup>. »

Étant donné que cette tradition existe déjà, l'énumération des six œuvres de Miséricorde dans Matthieu 25 n'est pas une nouveauté, puisqu'elle reprend de façon plus développée les écrits juifs et bibliques. En revanche, le texte est

appréciable pour sa qualité poétique et stylistique, avec l'énumération des six œuvres regroupées en trois paires comme l'image symbolique du triptyque. Il n'est donc pas surprenant que, dans la tradition chrétienne, un tel texte ait servi de fondement à six des sept œuvres de Miséricorde corporelles, auxquelles on a ajouté par la suite la septième (chiffre parfait) avec « ensevelir les morts » de Tobie (Tb 1, 17-18), ajout confirmé par saint Thomas d'Aquin citant des écrits comme celui de Tobie ou encore celui des disciples qui enterrèrent Jésus au Sépulcre<sup>8</sup>.

*L'identification du Christ aux « plus petits d'entre ses frères »*

De plus, il est important de soulever la question de l'identification du « plus petit d'entre ses frères » au Christ, dans tout acte d'amour et de miséricorde. Une telle approche appliquée à Dieu est déjà présente dans l'Ancien Testament : « Qui fait la charité au pauvre prête à Yahvé qui paiera le bienfait de retour » (Pr 19, 17), mais aussi dans le concile Vatican II qui affirme : « Le Christ lui-même, dans la personne des pauvres, réclame à haute voix la charité de ses disciples » (GS, 88).

C'est dans les Évangiles également que nous trouvons une telle identification, lorsque Jésus affirme : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette, et qui me rejette, rejette Celui qui m'a envoyé » (Lc 10, 16). Ce qui suppose alors qu'il apparaît aussi dans les énoncés d'identification de Matthieu 25, 40 : « C'est à moi que vous l'avez fait », et de Matthieu 25, 45 : « À moi non plus vous ne l'avez pas fait », repris dans : « Quiconque se sera déclaré pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme aussi se déclarera pour lui devant les anges de Dieu ; mais celui qui m'aura renié à la face des hommes sera renié à la face des anges de Dieu » (Lc 12, 8). Ce que Luc montre lorsque le Seigneur s'adresse à Paul qui a persécuté les disciples de Jésus : « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9, 4 ; 22, 7 ; 26, 14).

Le parallèle avec cette identification est encore plus visible dans l'Évangile de Matthieu, lorsqu'il affirme explicitement : « Qui vous accueille m'accueille, et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé. Quiconque donnera à boire à l'un de ces petits, rien qu'un verre d'eau fraîche, en tant qu'il est un disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense » (Mt 10, 40.42).

Saint Cyprien et saint Augustin commentent cette identification au Christ pour mener à la pratique de ces œuvres de Miséricorde, et permettre d'atteindre le Seigneur par les plus démunis : « Qui ne prête pas attention à celui qui souffre méprise le Seigneur présent en lui » (saint Cyprien, De Opere et eleemosynis, 23), et « Chacun de vous s'attend à recevoir le Christ assis au ciel : voyez-le d'abord gisant sous les portiques ; voyez-le souffrant la faim et le froid ; voyez-le indigent et étranger » (saint Augustin, Sermon 25, 8). Ou bien encore : « En nous, le Christ est

encore pauvre, le Christ est encore pèlerin, le Christ est malade, le Christ est emprisonné. Ce serait l'offenser de parler ainsi, s'il n'avait pas dit par ailleurs : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif..." » (Ps 136). La règle de saint Benoît<sup>9</sup> (v<sup>e</sup> siècle) reprendra aussi cette identification programmatique : « Tous les hôtes qui arrivent seront reçus comme le Christ. En effet, lui-même dira : "J'étais un hôte et vous m'avez reçu" (Mt 25, 35) » (RB, 53,1).

En citant Matthieu 25, 40 dans son encyclique *Mysterium Fidei*<sup>10</sup>, le bienheureux Paul VI annonce que la présence du Christ chez les plus démunis, est une nouveauté. Il nous donne une vue d'ensemble sur les différentes formes de présence du Christ au sein de l'Église. Il reprend ainsi les formes de présence développées dans les écrits de saint Cyprien : « deux ou trois réunis en son nom », « l'Église pèlerine », « la prédication de l'Évangile », « le gouvernement de l'Église », « le mode sublime du sacrement de l'Eucharistie ». Et il déclare notamment comme une nouveauté la présence du Christ chez les démunis : « Il est présent à son Église qui accomplit les œuvres de Miséricorde, non seulement parce que, quand nous faisons un peu de bien à l'un de ses frères les plus humbles, nous le faisons au Christ lui-même (cf. Mt 25, 40), mais aussi parce que c'est le Christ lui-même qui opère ces actions par le moyen de son Église y venant toujours au secours des hommes avec sa charité divine » (MF, 19).

### *Unité chrétienne de l'amour du prochain avec l'amour de Dieu*

Remarquez que pour Matthieu (Mt 25, 31-46), l'amour est le critère au moment du Jugement, ce que l'on retrouve dans la prédication de Jésus qui proclame l'amour comme le premier des commandements dans l'Évangile de Matthieu. Une question subsiste alors dans Matthieu 5, 21-48 : « Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? » (v. 46.) Ou encore dans Matthieu 22, 34-40, qui pose une autre question : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? » (v. 36.) Il n'est pas surprenant que saint Jean de la Croix ait dit dans une citation bien connue : « Au seuil de nos vies, nous serons jugés sur l'amour<sup>11</sup>. »

Il est important de conserver le caractère anonyme de l'identification au Christ, retranscrite ici dans cette triple question : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, ou prisonnier et de venir te voir ? » (Mt 25, 37-39 ; repris à l'inverse v. 44). À cette question délicate, qu'il convient de comprendre correctement d'un point de vue théologique, le concile Vatican II propose deux textes fondamentaux

qu'il faut vraiment garder à l'esprit : Lumen Gentium<sup>12</sup>, 16 et Gaudium et Spes, 22. « En effet, ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, eux aussi peuvent arriver au salut éternel. À ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut. En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que, finalement, il ait la vie » (LG, 16). Il est expliqué par ailleurs dans la constitution pastorale que : « Cela ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien pour tous les hommes de bonne volonté, dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal » (GS, 22).

Par cette approche (du caractère anonyme de l'identification au Christ), il est important de souligner qu'il s'agit bien de personnes de « bonne volonté » (GS, 22). C'est pourquoi, et comme l'indique Lumen Gentium, on parle de personnes qui « cherchent Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent [...], à accomplir sa volonté telle que leur conscience le leur révèle ; [...] qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenues à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine ». Remarquons qu'il n'est aucunement dit dans ce passage que, dans ces conditions, le salut s'obtient grâce à un substitut de discernement et de philanthropie simplement « naturel ». En effet, ce texte du Concile exclut cette possibilité, en rappelant que le salut ne peut s'obtenir « sans la grâce de Dieu ». Ceci contredirait, en plus, l'affirmation même de Lumen Gentium qui évoque également « la nécessité de la foi et du Baptême » (cf. Mc 16, 16 ; Jn 3, 5) et qui rappelle que « l'Église est nécessaire au salut » (LG, 14).

Donc, en somme, il s'agit de « personnes qui aiment véritablement et à qui il est donné l'Esprit de vérité d'une façon non dévoilée pour nous<sup>13</sup> », comme « les saints cachés<sup>14</sup> », « les chrétiens en attente » (K. Barth), « l'Église latente » (P. Tillich) ou « les chrétiens anonymes ». Sans oublier que « ce serait une erreur de penser que cette dernière expression – ce qui importe n'est pas le terme – devrait atténuer l'importance de la mission, de la prédication et du Baptême. Car ce que dicte cette

thèse est objectivement enseigné par le concile Vatican II dans *Lumen Gentium*, 16 » (K. Rahner).

On perçoit ainsi l'unité chrétienne de l'amour du prochain avec l'amour de Dieu, car à ces deux commandements « se rattache toute la Loi, ainsi que les prophètes » (Mt 22, 40). Sans oublier que « personne n'a jamais vu Dieu. Si vous avez de l'amour les uns pour les autres [...], vous demeurerez en mon amour. » Et ainsi, « celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 12.20). Toute la signification de l'amour du prochain pour connaître Dieu – particulièrement importante pour l'homme de notre monde – vient de là. Et ce, à condition que cet amour du prochain soit inconditionnel et sans réserve, puisque c'est uniquement de cette façon que le prochain peut être identifié implicitement au Christ (cf. Mt 25, 40.45) pour ne pas tomber dans ce que Paul dénonce, lorsqu'il affirme : « Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes [...], si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1 Co 13, 3 ; cf. Mc 8, 36). Ainsi donc, donner aux pauvres tout ce que l'on possède et manquer de charité n'est pas une condition suffisante pour mener une vie chrétienne !

## Témoignages de la tradition sur Matthieu 25 et les œuvres de Miséricorde

### *Listes initiales des œuvres de Miséricorde*

Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, Hermas énumère une vingtaine d'« œuvres du bien » qui expliquent la façon dont il faut vivre avec autrui ; ce à quoi est appelé le chrétien : « assister les veuves, visiter les orphelins et les indigents, racheter de l'esclavage les serviteurs de Dieu, être hospitalier [...], ne s'opposer à personne, être calme [...], pratiquer la justice, garder la fraternité, supporter la violence, être patient, n'avoir pas de rancune, consoler les âmes affligées, ne pas rejeter ceux qui sont inquiets dans la foi, mais les convertir, leur rendre du cœur, reprendre les pécheurs, ne pas accabler les débiteurs et les indigents<sup>15</sup>. »

De son côté, saint Irénée de Lyon (130-200) commente fréquemment le chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu et explique que lorsqu'on donne au démuné, on donne à Dieu. Il dresse lui aussi, un parallèle avec le livre des Proverbes : « Même si l'on pense que Yahvé n'a pas besoin de ce qui vient de nous, nous avons besoin d'offrir quelque chose à Yahvé. Salomon disait : “Qui fait la charité au pauvre prête à Yahvé<sup>16</sup>” » (Pr 19, 17). Le Seigneur dit : « Lorsque j'avais faim vous m'avez donné

à manger ; lorsque j'avais soif vous m'avez donné à boire ; lorsque j'étais malade vous avez pris soin de moi, et lorsque j'étais en prison vous êtes venu me visiter<sup>17</sup>. »

Ensuite, Origène (185-254) innove et ouvre la voie sur les œuvres de Miséricorde spirituelles, fidèle à son exégèse allégorique de Matthieu 25, 34-46 : « Outre le pain et le vêtement qui servent au corps, les âmes doivent se nourrir de nourriture spirituelle [...], et se vêtir de diverses vertus, par l'enseignement de la doctrine, afin d'accueillir l'autre avec un cœur rempli de vertus, et finalement se consacrer aux faibles pour les reconforter, les instruire, les consoler, les corriger ; [...] chacun de ces gestes s'applique au Christ<sup>18</sup>. »

Saint Cyprien de Carthage († 258) a écrit un bref traité Des bonnes œuvres et de l'aumône<sup>19</sup>, qui mentionne deux textes bibliques classiques d'où proviennent les actes de miséricorde : « les actes de miséricorde qui doivent accompagner la prière ». Il s'agit de Tobie 1, 16-18, avec « l'aumône » et la « sépulture des morts » mais aussi d'Isaïe 58, 6-9, avec « les enchaînés », « les opprimés », « les affamés », « les vagabonds », les dénudés » et « les blessés ».

Lactance (250-325) dresse plus tard une liste – analogue à la liste traditionnelle – et met en avant la nouvelle dénomination de ces actes comme « œuvres de Miséricorde » : « Si quelqu'un n'a pas de nourriture, partageons avec lui ; si quelqu'un vient à nous, dénudé, habillons-le ; si quelqu'un est victime d'injustice à cause d'un puissant, libérons-le. Que notre maison soit ouverte aux pèlerins et aux sans-abri. Que jamais nous ne nous lassions de défendre les intérêts des orphelins et de protéger les veuves. Les grandes œuvres de Miséricorde consistent à sauver les prisonniers de l'ennemi, visiter et consoler les malades et les pauvres. Si des pauvres et des étrangers meurent, ne les laissons pas sans sépulture. Tels sont les œuvres et les devoirs de Miséricorde car celui qui les assume offrira à Dieu un sacrifice authentique et reconnaissant<sup>20</sup>. »

Saint Jean Chrysostome (347-407), connu pour sa formulation « sacrement du frère » (et particulièrement les orthodoxes M. Skobtosov, O. Clement, etc. ; mais également les catholiques H.-U. von Balthasar, Y. Congar, J.-M. R. Tillard...), résume bien cette approche dans ses commentaires sur Matthieu 25 lorsqu'il fait le lien implicite avec l'Eucharistie à partir d'un texte classique : « Tu veux honorer le corps du Sauveur ? Lequel a dit : “Ceci est mon corps” (Mt 26, 26), et qui a dit aussi : “J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. Ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits de mes frères, à moi non plus vous ne l'avez pas fait” (Mt 25, 31-46). Honore donc le Christ en partageant tes biens avec les pauvres » (Mt, 50, 3-4).

Saint Augustin (354-430), quant à lui, commentera les six œuvres de Matthieu 25, en les rapprochant avec les deux formes d'œuvres de Miséricorde, corporelles et spirituelles, distinguo qui se généralisera à partir de ses écrits : « Qui fait l'aumône n'est pas uniquement celui qui donne à manger à celui qui a faim, qui donne à boire à celui qui à soif, qui habille celui qui est nu, qui accueille le pèlerin, qui cache le fugitif, qui visite le malade ou le prisonnier, qui sauve le prisonnier, qui corrige le faible, qui accompagne l'aveugle, qui console celui qui est dans la peine, qui guérit le malade, qui oriente le vagabond, qui conseil celui qui doute, qui donne le nécessaire à celui qui en a besoin, mais aussi celui qui est indulgent avec le pécheur<sup>21</sup>. » Il confirmera dans d'autres de ses écrits qu'« il existe deux formes de miséricorde : donner et pardonner – donner le bien que l'on possède et pardonner le mal que l'on reçoit<sup>22</sup>. »

Dans cette même lignée, saint Grégoire le Grand († 604) interprétera spirituellement les quatre actes de Miséricorde de Job 29, 12-13 : « Car je délivrais le pauvre en détresse et l'orphelin privé d'appui. La bénédiction du mourant se posait sur moi et je rendais la joie au cœur de la veuve. »

Mais ce n'est qu'avec Pierre le Mangeur († 1179), dans son commentaire sur Matthieu 25, que la notion « ensevelir les morts » de Tobie (Tb 1, 17-18 ; 2, 4 ; 12, 12-13 ; cf. In Evangelia, 145) est bel et bien intégrée, marquant ainsi une préférence dans l'histoire pour le septénaire, symbole de plénitude (les sept sacrements, les sept péchés capitaux, etc.). Le chiffre 7 dans les œuvres de Miséricorde sera largement divulgué et facile à mémoriser grâce à l'utilisation de sept verbes pour désigner les œuvres corporelles : visito, potio, cibo, redimo, tego, colligo, condo, et de sept autres verbes pour les œuvres spirituelles : consule, carpe, doce, solare, remitte, fer, ora.

#### *Justification dans saint Thomas d'Aquin de deux listes d'œuvres de Miséricorde<sup>23</sup>*

Saint Thomas d'Aquin († 1274) confirmera, d'un point de vue théologique, la présence de deux listes. Avec d'une part, les sept œuvres de Miséricorde corporelles, dont six proviennent du chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu et la septième de Tobie avec la sépulture des morts. Et, d'autre part, par allégorie, les sept œuvres de Miséricorde spirituelles, qui seront largement divulguées à partir de ce saint. La justification théologique de cette double liste sur la miséricorde est présentée comme le fruit de la charité, puisque « la miséricorde est la meilleure des vertus », permettant ainsi un enrichissement doctrinal et une motivation évangélique nouvelle, auxquels les théologiens précédents<sup>24</sup> étaient assez peu sensibles.

## II

# LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE CORPORELLES

Chaque œuvre de Miséricorde corporelle propose un remède à une déficience du prochain. En effet, l'homme, dans son corps, peut constamment expérimenter le manque de ressources nécessaires, qu'elles soient internes (nourriture et boisson) ou externes (vêtement et toit), ou encore souffrir momentanément de carences internes (maladie) ou externes (privation de liberté ou sépulture). Les sept œuvres de miséricorde traditionnelles, dites corporelles, répondent à tout cela (cf. I. Noye). Vous trouverez par la suite quelques commentaires succincts sur chacune d'elles.

### Donner à manger aux affamés

#### *Première œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35*

Le Notre Père dit : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour » (Mt 6, 11 ; Lc 11, 1-4). En Palestine, la nourriture de base était le pain, tant et si bien que pour désigner le fait de se nourrir, on utilisait l'expression « manger du pain » (Gn 37, 25). Une telle importance se retrouve dans l'appellation de Dieu, à qui on demande le pain lorsqu'on dit que c'est « Lui [qui] donne le pain à tous les vivants » (Pr 136, 25) ou « Si le pain manque, tout manque » (cf. Am 4, 6 ; Gn 28, 20).

La faim est caractéristique dans l'expérience du désert du peuple de Dieu : « Souviens-toi de tout le chemin que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements ? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne » (Dt 8, 2-3). Cette dramatique expérience permet de comprendre de façon significative l'expression prophétique : « Voici venir des jours – oracle de Yahvé – où j'envverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain, non pas une soif d'eau, mais d'entendre la parole de Yahvé » (Am 8, 11).

Parmi les aliments du désert, le pain a différentes significations symboliques. D'abord, la manne, qui est qualifiée de « froment des cieux », « pain des forts » (Ps 78, 24-25) et de « nourriture des anges » (Sg 16, 20). On le voit aussi comme symbole de la « Parole de Dieu » (Dt 8, 3 ; Is 55, 2.6.11), des « voies de l'intelligence » (Pr 9, 5) et même de « sagesse » (Si 15, 3 ; cf. Si 24, 18-20).

D'autre part, la faim est caractéristique des pauvres ; ceux que Jésus appelle bienheureux, ceux qui ont « faim », donc « soif de justice » (Mt 5, 6). Aussi, lors de la première tentation, la réponse de Jésus reprise du livre du Deutéronome (Dt 8, 3) résonne : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4 ; Lc 4, 4).

Par ailleurs, la Lettre de saint Jacques répondant à la problématique de l'Église primitive nous laisse un message très clair : « À quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise : "J'ai la foi", s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus, s'ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise : "Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous", sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est tout à fait morte » (Jc 2, 14-17).

L'un des passages de l'encyclique *Caritas in Veritate*<sup>25</sup> (2009) de Benoît XVI en est une synthèse, puisque l'œuvre de Miséricorde « donner à manger aux affamés » est présentée comme une responsabilité ecclésiale, issue de l'action même de Jésus de Nazareth, en citant le chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu : « Dans bien des pays pauvres, l'extrême insécurité vitale, qui est la conséquence des carences alimentaires, demeure et risque de s'aggraver : la faim fauche encore de très nombreuses victimes parmi les innombrables Lazare auxquels il n'est pas permis de s'asseoir, comme le souhaitait Paul VI, à la table du mauvais riche. Donner à manger aux affamés (cf. Mt 25, 35.37.42) est un impératif éthique pour l'Église universelle, qui répond aux enseignements de solidarité et de partage de son fondateur, le Seigneur Jésus. Éliminer la faim dans le monde est devenu, par ailleurs, à l'ère de la mondialisation, une exigence à poursuivre pour sauvegarder la paix et la stabilité de la planète. La faim ne dépend pas tant d'une carence de ressources matérielles, que d'une carence de ressources sociales, la plus importante d'entre elles étant de nature institutionnelle [...]. Le droit à l'alimentation, de même que le droit à l'eau, revêtent un rôle important pour l'acquisition d'autres droits, en commençant avant tout par le droit fondamental à la vie. Il est donc nécessaire que se forme une conscience solidaire qui considère l'alimentation et l'accès à l'eau comme droits universels de tous les êtres humains, sans distinction ni discrimination » (CV, 27).

La faim symbolise donc la nécessité d'une nourriture véritable, et l'Évangile de Jean précise que seul Jésus est en mesure de la rassasier, car il est lui-même « pain de vie » (Jn 6, 5-35). De plus, il est très révélateur de constater que dès l'origine, la célébration eucharistique recentre tout autour du partage du pain que l'on remet, « la fraction du pain » (Lc 24, 35 ; Ac 2, 42 ; 20, 7), expression qui montre bien que l'Eucharistie part du geste du partage et du don que Jésus a fait : « Puis, prenant du pain, il rendit grâce, le rompit et le leur donna, en disant : “Ceci est mon corps, donné pour vous” (Lc 22, 19 ; 1 Co 11, 24) ». C'est pourquoi le sacrement de l'Eucharistie sera ainsi appelé par le concile Vatican II « la source et le sommet de toute la vie chrétienne » (LG, 11).

## Donner à boire à ceux qui ont soif

### *Deuxième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35*

« Après quoi, sachant que désormais tout était achevé pour que l'Écriture fût parfaitement accomplie, Jésus dit : “J'ai soif” » (Jn 19, 28). La soif de Jésus, tourment terrible pour les crucifiés, commémore l'angoisse mortelle du psaume 69, 22 : « Pour nourriture, ils m'ont donné du poison, dans ma soif ils m'abreuvaient de vinaigre. » Sentiment d'autant plus profond qu'il s'accompagne du désir ardent de Jésus de rejoindre le Père, selon l'invocation des psalmistes : « Dieu, c'est toi mon Dieu [...], mon âme a soif de toi » (Ps 63, 2), ainsi que « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ? » (Ps 42, 3), et qui résonne si fort dans le « Donne-moi à boire ! » (Jn 4, 7), adressé par Jésus lui-même à la Samaritaine.

De plus, l'eau dans la Bible a une signification symbolique. Ainsi, l'eau qui jaillit du rocher dans le désert et qui symbolise le don de Dieu au peuple élu (cf. Ex 17, 1-7 ; Nb 20, 1-13). L'eau devient à son tour un symbole de Dieu lui-même, contenu dans la belle prière du psaume 42, 2-3 : « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu », ou dans le texte prophétique de Jérémie 2, 13 : « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive » (cf. Is 12, 3 ; Jr 17, 13).

On se souvient que, dans le Nouveau Testament, le ministère apostolique traverse des difficultés et des épreuves, dont « la faim et la soif » (1 Co 4, 11 ; 2 Co 11, 27). Aussi, donner à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau, aux disciples envoyés par le Seigneur est un geste que le Seigneur n'oubliera pas (cf. Mt 10, 42 ; Mc 9, 41). Il n'est alors pas surprenant, qu'une espérance de libération soit formulée

de façon si claire dans l'Apocalypse : « Jamais plus ils ne souffriront de la faim ni de la soif ; jamais plus ils ne seront accablés ni par le soleil, ni par aucun vent brûlant » (Ap 7, 16).

La symbolique de l'eau qui prend tout son sens lors du Baptême chrétien, devient alors essentielle. En effet, l'eau, tout comme le Baptême, purifie, car « c'est le Baptême qui vous sauve à présent et qui n'est pas l'enlèvement d'une souillure charnelle, mais l'engagement à Dieu d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus Christ » (1 P 3, 21). Le Baptême est donc perçu comme « le bain de la régénération et de la rénovation en l'Esprit Saint » (Tt 3, 5 ; cf. Jn 3, 5). D'ailleurs, ce sacrement du Baptême est symboliquement annoncé avec l'eau qui sort du côté du Christ crucifié (cf. Jn 19, 34), ce que plusieurs Pères de l'Église et grands théologiens (saint Augustin et saint Thomas d'Aquin notamment) ont interprété. Approche qui a également été reprise dans *Lumen Gentium* (LG, 3) lorsqu'il a été question des débuts de l'Église (cf. Jn 19, 34).

Le thème de l'eau et de la soif est tout à fait significatif dans le message du synode des évêques au peuple de Dieu<sup>26</sup> en 2012, lorsqu'il s'agit de décrire notre époque actuelle, à travers l'exclamation de la Samaritaine : « Seigneur, donne-moi cette eau, ainsi je n'aurai plus jamais soif » (Jn 4, 15). Le début de ce message commence par : « Laissons-nous illuminer par une page de l'Évangile : la rencontre de Jésus avec la Samaritaine (cf. Jn 4, 5-42). Tout homme se retrouve un jour au bord du puits avec une cruche vide (comme la Samaritaine), et l'espoir de puiser le désir au plus profond de son cœur, celui qui est le seul à pouvoir donner un sens réel à notre existence. Nombreux sont les puits aujourd'hui disponibles pour apaiser la soif de l'homme, cependant il importe de faire preuve de discernement afin d'éviter les eaux impures. Il est urgent de bien approfondir sa recherche intérieure, afin de ne pas tomber dans des désillusions qui pourraient détruire. Tout comme Jésus au puits de Sychar, l'Église ressent ce devoir de s'asseoir à côté des hommes et des femmes de notre temps, pour rendre le Seigneur présent dans leur vie, afin de pouvoir le rencontrer, car seul son Esprit est l'eau qui donne la vraie vie éternelle. Jésus est le seul à pouvoir nous sonder au plus profond de notre cœur et nous révéler la vérité : "Il m'a dit tout ce que j'avais fait", confesse la femme à ses voisins. Cette parole qui répond à la question de la foi "Ne serait-il pas le Christ ?", montre que celui qui a reçu la vie nouvelle de la rencontre avec Jésus, ne peut faire autrement qu'annoncer la vérité et l'espérance aux autres. La pécheresse convertie se fait messagère du salut et conduit toute la ville vers Jésus. La foule passe ainsi de l'accueil du témoignage à l'expérience personnelle de la rencontre : "Nous ne croyons plus pour ce que tu as

dit ; nous l'avons écouté et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde<sup>27</sup>. » »

Pour conclure cette œuvre de Miséricorde – complémentaire de la précédente : « donner à manger aux affamés » –, il est bon de reprendre l'une des paroles de la toute dernière encyclique du pape François, *Laudato si'*<sup>28</sup> (2015), lorsqu'il aborde « la question de l'eau ». Au début de sa réflexion, il constate avec lucidité que des peuples entiers et notamment les enfants, meurent ou deviennent malades à cause de l'eau non potable qu'ils ont bue, pendant que se développe la pollution de la nappe phréatique, menacée par les décharges des usines et des villes. C'est pourquoi le pape affirme : « L'accès à l'eau potable et sûre est un droit humain primordial, fondamental et universel, parce qu'il détermine la survie des personnes, et par conséquent il est une condition pour l'exercice des autres droits humains. » Donc, priver les pauvres de l'accès à l'eau signifie « nier le droit à la vie, enraciné dans leur dignité inaliénable » (LS, 30).

## Accueillir les étrangers

### *Troisième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 35*

Les paroles de Matthieu 25, 35 « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli » résument toute l'histoire d'Israël. En effet, l'hôte de passage qui demande un toit qu'il n'a pas, rappelle à Israël sa condition passée d'étranger et d'homme de passage sur la terre, comme ces textes l'attestent : « L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Égypte » (Lv 19, 34 ; Ac 7, 6). « Écoute ma prière, Yahvé, prête l'oreille à mon cri, ne reste pas sourd à mes pleurs. Car je suis l'étranger chez toi, un passant comme tous mes pères » (Ps 39, 13). « Par conséquent, pour aller à lui, sortons en dehors du camp [...]. Car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous recherchons celle de l'avenir » (He 13, 13-14).

Cet étranger a besoin d'être accueilli et traité avec amour, au nom du Dieu qui l'aime (« Il aime l'étranger », Dt 10, 18). En cas de grandes difficultés, il devra être protégé (cf. Gn 19, 8 ; Jg 19, 23-24), et il n'hésitera pas à déranger ses amis s'il n'a pas les moyens d'aider un étranger inattendu (cf. Lc 11, 5-8).

Abraham est un exemple d'accueil généreux et religieux avec les trois personnages à Mambré, paradigme d'hospitalité (cf. Gn 18, 2-8), ainsi que Job, qui s'en vante (cf. Jb 31, 31-32), et le Christ lui-même, qui approuve les soins qu'il reçoit (cf. Lc 7, 44-46) et qui à son tour est accueilli par les disciples d'Emmaüs qui le

reconnaissent au moment de « la fraction du pain » (Lc 24, 13-33). Tous ces gestes d'accueil envers l'étranger sont une manifestation concrète de « que votre charité soit sans feinte [...] avide de donner l'hospitalité » (Rm 12, 9.13).

Dans la tradition chrétienne, on sait bien que la règle de saint Benoît (v<sup>e</sup> siècle) demande aux moines d'accueillir, avec cette citation qui reprend Matthieu 25, 40 : « Tous les hôtes qui arrivent seront reçus comme le Christ. En effet, lui-même dira : "J'étais un hôte et vous m'avez reçu" » (RB, 53, 1). Elle décrit ensuite la façon dont les moines doivent se comporter envers les hôtes : « Dans les salutations, on montre tous les signes de l'humilité à tous les hôtes qui arrivent ou qui partent. On courbe la tête ou bien on se prosterne à terre pour adorer en eux le Christ qu'on reçoit » (RB, 53, 6-7).

## Vêtir ceux qui sont nus

### *Quatrième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36*

Aucun autre saint n'est autant enraciné dans la mémoire populaire que saint Martin de Tours avec le manteau qu'il partagea et donna à un mendiant. Le récit le plus connu de sa vie se passe durant l'hiver 337, lorsque Martin, soldat de l'armée royale, rencontre près de la porte de la ville un mendiant grelottant de froid, à qui il donne la moitié de sa cape, l'autre moitié appartenant à l'armée romaine. Le Christ lui apparaît la nuit suivante, vêtu de la moitié de la cape pour le remercier de son geste. Il s'agit sans aucun doute d'un exemple concret de l'œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36, car Martin ne savait pas qu'il trouverait le Christ lui-même dans le pauvre mendiant.

Dans la Bible, la nudité est négative, soit comme fruit du péché (cf. Gn 3, 7), soit comme celle de l'esclave vendu (cf. Gn 37, 23), du prisonnier (cf. Is 20, 4 ; Ac 12, 8) et du possédé (cf. Mc 5, 1-20). Il s'agit en effet, de la nudité du marginal humilié, que l'on trouve dans le livre de Job qui parle ainsi des pauvres : « Ils passent la nuit nus, sans vêtements, sans couverture contre le froid [...]. Ils s'en vont nus, sans vêtements ; affamés » (Jb 24, 7.10).

La Bible de fait, propose une attitude de compassion envers la nudité et conseille : « Donne [...] tes habits à ceux qui sont nus » (Tb 4, 16). Elle rend grâce à celui qui « couvre d'un vêtement celui qui est nu » (Ez 18, 16) et demande de « vêtir l'homme nu » (Is 58, 7). Un tel acte est perçu dans Matthieu 25, 36, lors du jugement final, comme une œuvre de Miséricorde.

Par opposition à la nudité, l'habit représente dans la Bible la condition spirituelle de l'homme, notamment le blanc qui indique la dimension eschatologique du salut pour tout être associé à Dieu (cf. Qo 9, 8 ; Si 43, 18). Le livre de l'Apocalypse insiste tout particulièrement sur la couleur du blanc dans la description du monde céleste (cf. Ap 2, 17 ; 14, 14), présent dans toute la Bible pour décrire les êtres du ciel (cf. Ez 9, 2 ; Dn 7, 9 ; Ap 1, 13-14, etc.). Ainsi, le contraste entre le « jeune homme nu » (Mc 14, 51-52) – symbole de la mort de Jésus – et le « jeune homme vêtu de blanc » (Mc 16, 5) – qui annonce la résurrection de Jésus Christ – révèle concrètement la signification profonde de « vêtir ceux qui sont nus » de Matthieu 25, 36. Car c'est en croyant en la Résurrection que le jeune s'« habille [en blanc !] » comme signe de sa pleine espérance !

Ainsi, la tradition paulinienne souligne avec force que la nudité (expression du « vieil homme ») disparaît parce que « vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur » (Col 3, 10 ; Ep 4, 24), par l'intermédiaire de la foi et du Baptême. « Baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ » (Ga 3, 27), sachant que « la nudité ne pourra jamais vous séparer du Christ » (Rm 8, 35), car « nous ne voudrions pas en effet nous dévêtir, mais nous revêtir par-dessus, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie » (2 Co 5, 4).

## Assister les malades

### *Cinquième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36*

« La maladie et la souffrance ont toujours été parmi les problèmes les plus graves qui éprouvent la vie humaine. Dans la maladie, l'homme fait l'expérience de son impuissance, de ses limites, de sa finitude. Toute maladie peut nous faire entrevoir la mort » (CEC, 1500).

Dans l'Ancien Testament, le malade par excellence est Job qui demande à ses amis de s'occuper de lui : « Écoutez, je vous prie, mes griefs, soyez attentifs au plaidoyer de mes lèvres » (Jb 13, 6), et il répète : « Écoutez, écoutez mes paroles, accordez-moi cette consolation » (Jb 21, 2).

Les témoignages sur les visites auprès des malades ne sont pas très nombreux dans la Bible, et Ben Sirac le Sage les définit comme un acte d'amour pour le visiteur : « Ne crains pas de t'occuper des malades, par de tels actes tu te gagneras l'affection » (Jb 7, 35). Ce texte explique la position juive qui met l'accent sur le visiteur et non

sur le malade, contrairement à Matthieu 25, 36, où c'est le malade qui a une dignité et doit être reconnu, puisqu'il s'agit du Christ lui-même !

Dans ce cas, « le malade a une sacramentalité christique qui le transforme en sacrement du Christ » (L. Manicardi). Une telle approche demande au visiteur de découvrir, dans sa rencontre avec le pauvre et l'invalides, un chemin et une interpellation qui peuvent l'amener à l'assimiler au Christ qui « étant riche s'est fait pauvre » (2 Co 8, 9).

Une autre forme de visite aux malades est apparue dans le Nouveau Testament, et s'articule en trois temps : la visite, la prière et le rite. Ce dernier sous deux formes : l'imposition des mains et l'onction de l'huile. Ainsi, dans le livre des Actes des apôtres (Ac 28, 7-10), Luc raconte l'accueil de Paul chez Publius ; et dans la lettre de Jacques (Jc 5, 14-16), il est dit que l'on doit appeler les presbytres lorsque l'on est malade. Voici les deux textes : « Le père de Publius, en proie aux fièvres et à la dysenterie, était alité. Paul alla le voir, pria, lui imposa les mains et le guérit » (Ac 28, 8). « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les presbytres de l'Église et qu'ils prient sur lui après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le patient et le Seigneur le relèvera. S'il a commis des péchés, ils lui seront remis » (Jc 5, 14-15).

La tradition chrétienne considère ce dernier texte comme la base et le germe biblique du sacrement de l'onction des malades, évoqué lors de la mission des douze : « Ils [...] faisaient des onctions d'huile à de nombreux infirmes et les guérissaient » (Mc 6, 13). Ce sacrement est ainsi expliqué par le concile Vatican II : « Avec l'onction sacrée des malades et la prière des presbytres, toute l'Église confie les malades au Seigneur souffrant et glorifié pour les soulager et les sauver (cf. Jc 5, 14-16). Il les encourage même à s'unir librement à la Passion et à la mort du Christ (cf. Rm 8, 17 ; Col 1, 24 ; 2 Tm 2, 11-13 ; 1 P 4, 13) et ainsi à contribuer au bien du Peuple de Dieu » (LG, 11).

Il faut remarquer à ce sujet que ce n'est qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle que ce sacrement se fait appeler l'« extrême-onction », car il vient après l'onction du chrétien lors du Baptême et de la Confirmation. Il sera progressivement compris dans la pratique comme le « sacrement de la mort » (XV<sup>e</sup> siècle). Le concile de Trente a préféré parler d'« extrême-onction », dans le sens de « sacrement d'achèvement de la vie chrétienne », bien que l'appellation « onction des malades<sup>29</sup> » ait aussi été utilisée. Le concile Vatican II, pour sa part, a demandé de reprendre l'appellation « onction des malades », et non « extrême-onction », car il ne s'agit pas « uniquement d'un sacrement pour ceux qui sont sur le point de mourir<sup>30</sup> ». »

## Visiter les prisonniers

*Sixième œuvre de Miséricorde dans Matthieu 25, 36*

On trouve en toile de fond de cette œuvre de Miséricorde les passages emblématiques de la Bible qui annoncent la libération aux prisonniers : « proclamer la liberté aux captifs » (Lc 4, 18), ou qui évoque le fait de « proclamer l’amnistie aux captifs » (Is 61, 1). Mais il existe aussi d’autres passages qui invitent à se souvenir des prisonniers comme des compagnons de prison, ce que recommande la lettre aux Hébreux (13, 3) : « Souvenez-vous des prisonniers comme si vous étiez prisonniers avec eux », ou le psaume 142, 8 : « Fais sortir de prison mon âme » ; ou avec les références fondamentales, reprises par Jésus lui-même : « J’étais en prison et vous êtes venus me voir » (Mt 25, 36).

Il n’est pas surprenant que dans le Nouveau Testament, il existe une relation particulière entre les membres de la communauté chrétienne et les frères emprisonnés pour leur foi, comme le rappelle Jésus dans Luc 21, 12 : « On portera les mains sur vous, on vous persécutera, on vous livrera aux synagogues et aux prisons. » La lettre aux Hébreux s’adresse en l’occurrence à ces destinataires : « Vous avez pris part aux souffrances des prisonniers ; vous avez accepté avec joie la spoliation de vos biens, sachant que vous étiez en possession d’une richesse meilleure et stable » (He 10, 34).

La proximité de la communauté par la prière d’intercession à Pierre, qui se trouvait en prison, en est la preuve : « Tandis que Pierre se trouvait en prison bien gardé, l’Église priait pour que Dieu intercède pour lui » (Ac 12, 5). Paul à son tour exprime sa gratitude aux Philippins pour leur proximité et les aides reçues lors de sa détention (cf. Ph 1, 13-14.17 ; 2, 25 ; 4, 15-18).

« Il est certain qu’une pastorale qui prête attention aux prisonniers devra également se tourner vers leurs proches, en leur offrant leur soutien afin qu’ils puissent les assister au mieux [...]. Les formes de présence chrétienne dans les prisons sont multiples et variées, car “visiter les pauvres” ne peut être séparé d’un travail politique et d’une réflexion qui, au nom de la dignité et des droits de l’homme, cherchent à définir les peines qui ne privent pas de la liberté tout en prévoyant les actes de réparation » (L. Manicardi).

## Ensevelir les morts

*Septième œuvre de Miséricorde dans le livre de Tobie 1, 17 ; 12, 12-13.*

Être privé de sépulture en Israël était perçu comme un mal horrible (cf. Ps 79, 3), faisant partie de ces châtements dont on menaçait les impies (cf. 1 R 14, 11-13 ; Is 34, 3 ; Jr 22, 18-23). La sépulture était donc chez les Juifs, un acte de piété et une pratique pieuse. Comme le montrent les exhortations de Ben Sirac le Sage : « Que ta générosité touche tous les vivants, même aux morts ne refuse pas ta piété » (Si 7, 33). « Mon fils, répands tes larmes pour un mort, pousse des lamentations pour montrer ton chagrin, puis enterre le cadavre selon le cérémonial et ne manque pas d'honorer sa tombe » (Si 38, 16).

Le livre de Tobie offre un témoignage vivant de cette pratique : « Aux jours de Salmanasar, j'avais fait souvent l'aumône à mes frères de race, je donnais mon pain aux affamés et des habits à ceux qui étaient nus ; et j'enterrais, quand j'en voyais, les cadavres de mes compatriotes, jetés par-dessus les remparts de Ninive. J'enterrai de même ceux que tua Sennachérib » (Tb 1, 16-18). « Lorsque vous étiez en prière, toi et Sarra, c'était moi qui présentais vos suppliques devant la Gloire du Seigneur et qui les lisais ; et de même lorsque tu enterrais les morts. Quand tu n'as pas hésité à te lever et à quitter la table, pour aller ensevelir un mort, j'ai été envoyé pour éprouver ta foi » (Tb 12, 12-13).

Tobie ajoute donc « ensevelir les morts » comme bonne œuvre, après « donner à manger aux affamés » et « donner à boire à ceux qui ont soif ». C'est probablement cette énumération qui entraînera l'ajout d'une nouvelle œuvre, à la suite des six autres de Matthieu 25.

On trouve chez saint Thomas d'Aquin une explication plus profonde de cet ajout. Pour lui, le silence sur la sépulture, dans les six premières œuvres de Miséricorde, est dû au fait qu'elles sont d'« une importance plus immédiate » et donc « ne tombent pas dans le déshonneur de ceux qui restent sans sépulture, car les cœurs miséricordieux doivent avoir de l'affection pour le défunt même après la mort, c'est pourquoi, ceux qui enterrent les morts sont louables, comme par exemple Tobie et les disciples de Jésus qui enterrèrent le Christ dans la tombe<sup>31</sup>. »

Cette référence explicite de la sépulture de Jésus donne une réponse pour comprendre cette œuvre de Miséricorde, car une fois encore pour saint Thomas, « le Christ, par sa Résurrection, annonce à travers lui l'espérance de la Résurrection, pour tous ceux qui se trouvent enterrés conformément au passage de l'Évangile de Jean (Jn 5, 25-28) : “Je vous le dis, l'heure vient – et c'est maintenant –, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront<sup>32</sup>.” » C'est pourquoi, dans la confession pascale la plus ancienne qui unit la mort à la résurrection de Jésus, il existe une allusion explicite de la sépulture – le

samedi saint ! – comme constat de la mort qui est à son tour, grâce au Christ ressuscité au sépulcre, chemin de Résurrection ! (cf. 1 Co 15, 3-5).

Et l'incinération ? Depuis 1963, une instruction de la Congrégation pour la doctrine de la foi, au n° 1176 du Code de droit canonique (1983), précise que l'Église catholique – bien qu'elle maintienne sa préférence pour l'inhumation traditionnelle – accepte d'accompagner religieusement ceux qui ont choisi l'incinération, à condition que les motifs ne soient pas expressément antichrétiens. D'où l'importance de prêter une attention particulière à cette célébration liturgique !

Cette nouvelle pratique de l'incinération nous invite à réfléchir sur le sens profond de la mort pour toute personne, conscients que la foi chrétienne « affirme la survivance et la subsistance après la mort d'un élément spirituel qui est doué de conscience et de volonté en sorte que le “moi” humain subsiste. Pour désigner cet élément, l'Église emploie le mot “âme” consacré par l'usage de l'Écriture et de la Tradition. Sans ignorer que ce terme prend dans la Bible plusieurs sens<sup>33</sup>. »

Il s'agit, en somme, de la foi en l'immortalité de la personne ou du « moi humain » (ou de l'âme), qui survivra telle quelle, transformée par l'action salvatrice de Dieu en Jésus Christ, quand « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28) dans « un ciel nouveau et une terre nouvelle [...] où il n'y aura ni mort, ni deuil, ni pleurs, ni peine » (Ap 21, 1.4) !

### III

## LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE SPIRITUELLES

Les êtres humains souffrent de déficiences qui relèvent de la dimension spirituelle et auxquelles répondent les œuvres de Miséricorde spirituelles. Soit en implorant l'aide de Dieu (septième : prière), soit en intervenant auprès d'un proche par l'instruction ou le conseil (deuxième : remèdes aux déficiences par l'enseignement, ou première : par le conseil), soit en consolant (quatrième : contre la souffrance et la tristesse), ou encore en réagissant aux dysfonctionnements de son action (troisième : en avertissant, cinquième : en pardonnant, ou sixième : en supportant). C'est pourquoi les œuvres de Miséricorde spirituelles ont plus de valeur que les aides matérielles, bien qu'il existe des situations plus urgentes pour ces dernières (cf. I. Noye).

Or, ces sept œuvres de Miséricorde spirituelles, contrairement aux sept œuvres corporelles, ont été confiées à chaque individu dès son origine et c'est la raison pour laquelle elles sont proposées comme règle de vie pour chaque chrétien, et pour tout chrétien afin de les mettre en pratique. Leur apparition date de l'époque patristique, notamment avec Origène (185-254), et son interprétation allégorique du chapitre 25 de l'Évangile de Matthieu. Saint Augustin a suivi cette ligne de conduite et s'y est consacré d'une façon particulière, ainsi que saint Thomas d'Aquin, notamment dans le monde universitaire du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces sept œuvres de Miséricorde spirituelles peuvent se regrouper en plusieurs parties.

Trois œuvres initiales de vigilance où l'on trouve :

1. conseiller ceux qui sont dans le doute ;
2. enseigner aux ignorants ;
3. avertir les pécheurs.

Ensuite, trois œuvres centrales autour de la réconciliation formées par :

4. consoler les affligés ;
5. pardonner les offenses ;

6. supporter patiemment les personnes ennuyeuses.

Et enfin, une œuvre de synthèse :

7. la prière, recentrée sur la prière adressée à Dieu pour les vivants et les morts (cf. J.-F. Keenan).

En partant de ce cadre, voici une note succincte sur chacune d'elles.

## Être vigilant

La pratique des trois œuvres de Miséricorde spirituelles – conseiller ceux qui sont dans le doute, enseigner aux ignorants et avertir les pécheurs – montre comment se décentrer de soi-même et invite à une nouvelle vigilance, constituée de compassion et d'amour envers celui qui doute, qui ignore ou qui pêche.

### *Conseiller ceux qui sont dans le doute*

La tradition biblique insiste sur l'importance du conseil. Ainsi : « Le salut se trouve dans un grand nombre de conseils » (Pr 11, 14). « Le conseil du sage est comme une source de vie » (Si 21, 13). « Les doctes/guides spirituels resplendiront comme la splendeur du firmament » (Dn 12, 3).

Mais alors quel est le critère pour un bon conseil ? Voici les paroles du sage Ben Sirac qui répond à cette question de vérité et à l'importance décisive de la conscience juste, qui va à la recherche de la vérité : « Tiens-toi au conseil de ton cœur, car nul ne peut t'être plus fidèle. Car l'âme de l'homme l'avertit souvent mieux que sept veilleurs en faction sur une hauteur. Et par-dessus tout cela, supplie le Très-Haut, qu'il dirige tes pas dans la vérité » (Si 37, 13-15).

Blaise Pascal (1623-1662) présente avec clarté, dans un texte paradigmatique, la force de la raison lorsqu'on doute ou encore, lorsqu'on sait accepter la limite de ne pouvoir aller plus loin. Ce qui se joue ici, en fait, est l'exercice de la liberté, en conseillant et en se laissant conseiller pour discerner la vérité, à laquelle Pascal sait répondre par un équilibre délicat (cf. R. Fisichella) : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui faillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger<sup>34</sup>. »

Si l'on observe notre époque actuelle, peut-être pouvons-nous dire que le plus urgent est de conseiller par des interrogations, notamment lorsque le sens de la vie

et de l'avenir est en jeu, avec des « questions de fond qui caractérisent le parcours de l'existence humaine : Qui suis-je ? D'où viens-je et où vais-je ? Pourquoi la présence du mal ? Qu'y aura-t-il après cette vie<sup>35</sup> ? »

### *Enseigner aux ignorants*

Quand Philippe demande au fonctionnaire en train de lire le prophète Isaïe : « Comprends-tu donc ce que tu lis ? », le fonctionnaire lui répond : « Et comment le pourrais-je [...], si personne ne me guide ? » (Ac 8, 30.31). Souvenons-nous du texte de Jésus qui, comme éducateur de conscience exigeant, affirme par cette même ligne de conduite : « Ne vous faites pas non plus appeler directeur : car vous n'avez qu'un directeur, le Christ » (Mt 23, 10). Il s'agit d'un texte qui reprend ce qui est dit sur Jésus : « Pour nous en tout cas, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus Christ » (1 Co 8, 6). On voit donc, de façon évidente, que Jésus le Messie est celui qui « instruit celui qui ne sait pas » car « dans la vie comme dans la mort, nous appartenons au Seigneur » (Rm 14, 8) (cf. A. Ziegenaus).

Mais ce qui ressort ici et qui est fondamental, c'est de montrer comment « donner raison à l'espérance qui est en nous » (1 P 3, 15). Saint Jean Paul II, dans l'encyclique *Fides et Ratio*<sup>36</sup> (1998), insiste beaucoup sur cette tâche décisive pour notre monde actuel, en affirmant qu'« il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition » (FR, 48). Il conclut donc en affirmant qu'« il n'y a pas en effet de préparation plus urgente aujourd'hui que celle-ci : conduire les hommes à la découverte de leur capacité de connaître la vérité et de leur désir d'aller vers le sens ultime et définitif de l'existence » (FR, 102).

Dans sa première exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*<sup>37</sup> (2013), le pape François a souhaité clarifier ce qu'il fallait enseigner à ceux qui ignorent tout de la foi chrétienne. Il s'est recentré sur le « cœur fondamental » en précisant : « Toutes les vérités révélées procèdent de la même source divine et sont crues avec la même foi, mais certaines d'entre elles sont plus importantes pour exprimer plus directement le cœur de l'Évangile. Dans ce cœur fondamental resplendit la beauté de l'amour salvifique de Dieu manifesté en Jésus Christ mort et ressuscité. En ce sens, le concile Vatican II a affirmé qu'«il existe un ordre ou une hiérarchie des vérités de la doctrine catholique, en raison de leur rapport différent avec le fondement de la foi chrétienne<sup>38</sup>». Ceci vaut autant pour les dogmes de foi que

pour l'ensemble des enseignements de l'Église, y compris l'enseignement moral » (EG, 36).

Il précise un peu plus loin : « Ainsi, comme le caractère organique entre les vertus empêche d'exclure l'une d'elles de l'idéal chrétien, aucune vérité n'est niée. Il ne faut pas mutiler l'intégralité du message de l'Évangile. En outre, chaque vérité se comprend mieux si on la met en relation avec la totalité harmonieuse du message chrétien, et dans ce contexte toutes les vérités ont leur importance et s'éclairent réciproquement. Quand la prédication est fidèle à l'Évangile, la centralité de certaines vérités se manifeste clairement et il en ressort avec clarté que la prédication morale chrétienne n'est pas une éthique stoïcienne, elle est plus qu'une ascèse, elle n'est pas une simple philosophie pratique ni un catalogue de péchés et d'erreurs. L'Évangile invite avant tout à répondre au Dieu qui nous aime et qui nous sauve, le reconnaissant dans les autres et sortant de nous-mêmes pour chercher le bien de tous. Cette invitation n'est obscurcie en aucune circonstance » (EG, 39).

#### *Avertir les pécheurs*

Il s'agit d'une œuvre de Miséricorde inspirée d'un texte classique de l'Évangile de Matthieu sur les conflits au sein de la communauté, où l'on passe d'une pensée juridique à une perspective plus ecclésiologique et pastorale : « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il n'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres, pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. Que s'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté. Et s'il refuse d'écouter même la communauté, qu'il soit pour toi comme le païen et le publicain » (Mt 18, 15-17; cf. Tt 3, 10).

La question de la correction fraternelle est relativement présente dans le Nouveau Testament et l'on perçoit à l'usage un véritable réalisme ! Il convient de noter d'ailleurs que la correction ne doit pas être un jugement, mais un service de vérité et d'amour du prochain, car l'on s'adresse au pécheur, non comme à un ennemi mais comme à un frère (cf. 2 Th 3, 15) afin de pouvoir parvenir à remettre sur le bon chemin un frère qui allait à sa perte (cf. Jc 5, 19-20 ; Ps 51, 15).

Cette correction fraternelle s'exerce avec fermeté (cf. Tt 1, 13), mais sans aspérités (cf. Ps 6, 2), sans exacerbation ni humiliation envers celui qui est repris (cf. Ep 6, 4). Un jeune peut corriger un ancien, à condition qu'il ait conscience de sa condition (cf. 1 Tm 5, 1). De plus, il est vrai que « toute correction ne paraît pas sur le moment être un sujet de joie, mais de tristesse. Plus tard cependant, elle rapporte à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix et de justice » (He 12, 11).

La correction fraternelle exige un discernement : trouver le moment opportun, agir de façon à faire grandir et non diminuer l'estime que le frère porte sur lui-même, éviter qu'elle soit l'unique forme de relation avec ce frère, ne s'engager que sur les choses essentielles, essayer de soulager plutôt que de juger ou condamner, reprendre en sachant que l'on est aussi pécheur et demandeur de correction. Alors, si tous ces éléments sont réunis, la correction fraternelle évoquée dans l'œuvre de Miséricorde « avertir les pécheurs » pourra donner les fruits de paix et de bénédiction (cf. L. Manicardi).

## Garder un esprit conciliant

Pratiquer les trois œuvres de Miséricorde spirituelles – consoler les affligés, pardonner les offenses et supporter les personnes ennuyeuses – favorise l'esprit de conciliation. Et l'on retrouve ces trois œuvres chez une personne conciliante, attribut fondamental du disciple du Christ. Une personne est de nature conciliante si elle éprouve elle-même le besoin de se réconcilier avec Dieu. On ne peut, en effet, consoler, pardonner et supporter les injustices avec patience si l'on ne reconnaît pas que l'on a une dette envers le Christ, qui nous offre en permanence la possibilité de nous réconcilier avec Dieu (cf. J.-F. Keeman).

### *Consoler les affligés*

Jérusalem dans son histoire a fait l'expérience d'un abandon total. Privée de toute consolation de la part de ses alliés (cf. Lm 1, 19), elle disait : « Yahvé m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée » (Is 49, 14 ; 54, 6-10). Mais en réalité, le Seigneur était son véritable consolateur lorsqu'il proclamait : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu » (Is 40, 1), « Yahvé a consolé son peuple, il prend en pitié ses affligés » (Is 49, 13).

Dieu a en effet consolé son peuple avec la bonté d'un pasteur (cf. Is 40, 11 ; Ps 23, 4), l'affection d'un père, l'ardeur d'un fiancé ou d'un époux (cf. Is 54) et avec la tendresse d'une mère (cf. Is 49, 14-15 ; 66, 11-13). C'est pourquoi il a donné à son peuple sa promesse (cf. Ps 119, 50), son amour (cf. Ps 119, 76), la Loi et les prophètes (cf. 2 M 15, 9) et les Écritures (cf. 1 Mc 12, 9 ; Rm 15, 4) qui lui permettent de dépasser la peine, et de vivre dans l'espérance.

Jésus, à son tour, annoncé comme le Messie « consolation d'Israël » (Lc 2, 25), et reconnu comme « consolateur » (1 Jn 2, 1), proclame « bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés » (Mt 5, 5). Il donne aussi du courage à ceux qui se sentent accablés par leurs péchés ou par la maladie – car il est venu pour eux (cf. Mt

9, 2.22) – et offre son soutien à tous ceux qui sont fatigués et qui sont dans la peine (cf. Mt 11, 28-30).

Paul, pour sa part, décrit dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, les bases d'une théologie chrétienne de la consolation : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toute notre tribulation, afin que, par la consolation que nous-mêmes recevons de Dieu, nous puissions consoler les autres en quelque tribulation que ce soit » (2 Co 1, 3-5).

Paul rappelle à son tour que le Christ est la source de toute consolation (« la consolation du Christ » : 2 Co 1, 3-7) et qu'au sein de l'Église, la fonction consolatrice est essentielle puisqu'elle témoigne que Dieu console en permanence les pauvres et les affligés (cf. 1 Co 14, 3 ; Rm 15, 5 ; 2 Co 7, 6 ; Si 48, 24).

Il est intéressant de noter, par ailleurs, que l'Apocalypse décrit l'image émouvante d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle dans lesquels la plus grande consolation sera que « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (Ap 7, 17), car « de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Ap 21, 4).

### *Pardonner les offenses*

L'histoire de la révélation biblique est l'histoire de la révélation de Dieu « capable de pardonner » (cf. Ex 34, 6-9 ; Ps 86, 5 ; 103, 3), affirmation qui dépasse la loi du Talion (« œil pour œil, dent pour dent », Ex 21, 24), pleinement réalisée avec Jésus Christ lorsqu'il affirme : « Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien moi je vous dis : aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? » (Mt 5, 44).

Ce texte fondamental du christianisme présente de façon unique « une absolutisation extrême » (U. Luz) de cet amour de l'ennemi, présent de façon globale dans le judaïsme et dans d'autres religions ou philosophies (bouddhisme, taoïsme, stoïcisme chez les Grecs...). La différence avec tous ces courants est cette conception chrétienne de Dieu manifesté en Jésus, qui agit de façon particulière dans l'histoire. De fait, ce postulat de l'amour extrême de l'ennemi répond spécialement à l'amour extrême que Dieu a pour Jésus qui, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1).

On ne peut nier, d'un point de vue humain, que cet amour de l'ennemi est sûrement ce qu'il y a de plus exigeant dans les paroles de Jésus Christ, et considéré depuis les temps anciens comme le signe distinctif de la vie et de la conduite chrétiennes. Il s'agit d'un commandement propre au christianisme et des plus nouveaux : « Celui qui n'aime pas celui qui nous hait, n'est pas chrétien<sup>39</sup> », puisque l'amour des ennemis est une « loi fondamentale<sup>40</sup> » et « essence suprême de la vertu<sup>41</sup> » (cf. W. Kasper).

C'est pourquoi, pour saint Thomas d'Aquin, le pardon des ennemis « appartient à la perfection de la charité<sup>42</sup>. » D'où l'importance du pardon pour réaliser cette œuvre de Miséricorde, bien présente dans la prière du Notre Père : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés » (Mt 6, 12 ; Lc 11, 4).

Le sacrement de Pénitence ou de la Réconciliation est également d'une importance décisive. C'est ce que nous rappelle le pape François pour l'Année jubilaire de la Miséricorde : « Tant de personnes se sont de nouveau approchées du sacrement de Réconciliation, et parmi elles de nombreux jeunes [...], pour vivre un moment de prière intense, et redécouvrir le sens de leur vie. Avec conviction, remettons au centre le sacrement de la Réconciliation, puisqu'il donne à toucher de nos mains la grandeur de la miséricorde. Pour chaque pénitent, ce sera une source d'une véritable paix intérieure. Je ne me lasserai jamais d'insister pour que les confesseurs soient un véritable signe de la miséricorde du Père » (MV, 17).

Il conviendrait de redonner toute sa valeur à la préparation pénitentielle, pour introduire l'Eucharistie ou encore pour exprimer concrètement la condition pécheresse de la communauté chrétienne (cf. LG, 8). Car cette préparation pénitentielle est présente dans les rites initiaux de l'Eucharistie lorsque le peuple de Dieu s'adresse au Seigneur en se reconnaissant pécheur, ou lorsqu'il se prépare à accueillir le don de Dieu. Il s'agit d'un « acte pénitentiel » souvent associé aux trois invocations « Seigneur/Christ/Seigneur, prends pitié » (Kyrie/Christe/Kyrie eleison), dans lequel pasteurs et fidèles se reconnaissent ensemble pécheurs. Selon la Présentation générale du Missel romain<sup>43</sup>, cet acte pénitentiel comporte une dynamique de réconciliation, digne d'être prise en considération puisque « le prêtre invite à l'acte pénitentiel qui [...] est réalisé par toute la communauté en utilisant une formule de confession générale ; le prêtre la conclut par une absolution » (PGMR, 29).

On comprend donc pourquoi la Commission théologique internationale, pour le Grand Jubilé de l'année 2000, a publié *Mémoire et Réconciliation : l'Église et les*

fautes du passé, où la dimension ecclésiale est ainsi expliquée : « Sa demande de pardon ne doit pas être comprise comme une affectation de feinte humilité, ni comme le reniement de son histoire bimillénaire, assurément riche de mérites dans les champs de la charité, de la culture et de la sainteté. Au contraire, elle répond à une exigence de vérité à laquelle elle ne peut renoncer : à côté d'aspects positifs, elle reconnaît les limites et les faiblesses humaines des différentes générations des disciples du Christ. Reconnaître la vérité est source de réconciliation et de paix [...], l'Église ne peut pas passer le seuil du nouveau millénaire sans inciter ses fils à se purifier, dans la repentance, des erreurs, des infidélités, des incohérences, des lenteurs. Reconnaître les faiblesses d'hier, c'est faire acte de loyauté et de courage. Ce qui ouvre un lendemain nouveau pour tous. »

### *Supporter patiemment les personnes ennuyeuses*

La tradition sapientielle souligne avec conviction que, face à des frères qui irritent le sage, « mieux vaut un homme lent à la colère qu'un héros, un homme maître de soi qu'un preneur de villes » (Pr 16, 32). « Par la patience un juge se laisse fléchir, la langue douce broie les os » (Pr 25, 15). « Mieux vaut la fin d'une chose que son début, mieux vaut la patience que la prétention » (Si 7, 8).

Job sera l'exemple de patience, comme le rappelle ce passage : « Il y avait jadis, au pays de Uç, un homme appelé Job, un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal » (Jb 1, 1) et qui dit : « Nu, je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Yahvé avait donné, Yahvé a repris : que le nom de Yahvé soit béni ! » (Jb 1, 21). « Job lui répondit : “Tu parles comme une folle. Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur !” En toute cette infortune, Job ne pécha point en paroles » (Jb 2, 10). Dans la lettre de saint Jacques, on parlera de la fameuse « patience de Job », en précisant qu'il s'agit d'une expression de la miséricorde du Seigneur : « Nous proclamons bienheureux ceux qui ont de la constance. Vous avez entendu parler de la constance de Job et vous avez vu le dessein du Seigneur ; car le Seigneur est miséricordieux et compatissant » (Jc 5, 11).

Pour sa part, Jésus dans sa patience montre que loin d'être implacable avec les pécheurs (cf. Mt 18, 23-35), il était tolérant « afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons » (Mt 5, 45). Cette patience, tout comme l'amour, est un « fruit de l'Esprit » (Ga 5, 22 ; cf. 1 Co 10, 13 ; Col 1, 11), mûrie par l'épreuve (cf. Rm 5, 3-5 ; Jc 1, 2-4), qui génère constance et espérance et qui ne déçoit jamais (cf. Rm 5, 5). C'est pourquoi l'hymne

paulinien de l'amour proclame que « l'amour prend patience » et « supporte tout » (1 Co 13, 1-13).

Il faut en l'occurrence se rendre compte que « la patience est un art » (L. Manicardi). Et tout particulièrement lorsqu'on supporte avec patience, librement et dans l'amour, une relation avec quelqu'un qui peut être fastidieux, antipathique, ennuyeux, lent, limité, on se rapproche alors de l'amour de l'ennemi (cf. Mt 5, 38-48 ; Lc 6, 27-35). Mais c'est également un art lorsqu'une telle attitude conduit à une réflexion sur soi-même pour découvrir en nous ce qui est également dérangeant et insupportable pour nous et qui peut aussi l'être pour les autres, car Dieu dans le Christ nous a supportés avec patience en nous aimant sans condition : « Montrez-vous au contraire bons et compatissants les uns pour les autres, vous pardonnant mutuellement, comme Dieu vous a pardonné dans le Christ » (Ep 4, 32).

## Prier

### *Prier Dieu pour les vivants et pour les morts*

Pour conclure, sur ces sept œuvres de Miséricorde spirituelles, il reste : prier Dieu pour les vivants et pour les morts comme synthèse clé, car la prière est un don de Dieu dans sa relation avec l'homme. En effet : « La prière, que nous le sachions ou non, est la rencontre de la soif de Dieu et de la nôtre. Dieu a soif que nous ayons soif de lui » (CEC, 2560). En fait : « La prière chrétienne est une relation d'alliance entre Dieu et l'homme dans le Christ » (CEC, 2564) ; elle est donc à l'origine de toutes les œuvres de Miséricorde.

Pour comprendre le sens de la prière et sa relation avec la vie, la tradition chrétienne a comme ligne de conduite le fameux diptyque de la règle de saint Benoît (V<sup>e</sup> siècle), « prie et travaille » (ora et labora), qui a marqué toute la spiritualité, non seulement monastique mais aussi générale. Dans le même esprit, saint Ignace de Loyola a expliqué ce diptyque de cette façon : « Priez comme si tout dépendait de Dieu et travaillez comme si tout dépendait de vous » (cf. CEC, 2834).

De plus, cette œuvre de Miséricorde souligne l'importance de la « communion des saints » dans l'Église, comme le rappelle le Catéchisme romain (XVI<sup>e</sup> siècle) : « Comme cette Église est gouvernée par un seul et même esprit, tous les biens qu'elle a reçus deviennent nécessairement un fonds commun<sup>44</sup>. » En fait, il s'agit de la communion des membres de l'Église : ceux qui sont en pèlerinage sur la terre et les bienheureux du ciel, tous qualifiés de « saints », par leur Baptême.

C'est ainsi que le concile Vatican II décrira la « communion des saints » : « Tous (les disciples du Seigneur, pèlerins et défunts), cependant, à des degrés et sous des formes diverses, nous communions dans la même charité envers Dieu et envers le prochain, chantant à notre Dieu le même hymne de gloire. En effet, tous ceux qui sont du Christ et possèdent son Esprit constituent une seule Église et se tiennent mutuellement comme un tout dans le Christ (cf. Ep 4, 16). Donc, l'union de ceux qui sont encore en chemin, avec leurs frères qui se sont endormis dans la paix du Christ, ne connaît pas la moindre intermittence ; au contraire, selon la foi constante de l'Église, cette union est renforcée par l'échange des biens spirituels » (LG, 49). Aussi « Un membre souffre-t-il ? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il à l'honneur ? Tous les membres se réjouissent avec lui (cf. 1 Co 12, 26) » (LG, 7).

On comprend donc que, lorsqu'on prie pour une personne vivante, on la place sous le regard bienveillant et plein d'amour de Dieu, et on invoque pour cette personne le don de Dieu et sa bénédiction, afin qu'en Lui, elle trouve le chemin de la vie (cf. Ep 1, 3-14). Ceci ne signifie pas que l'on doit forcément s'attendre à ce que notre demande se réalise concrètement, car lorsqu'il y a une demande concrète, la prière d'intercession chrétienne place toute demande dans la dimension plus large de l'invocation du Christ dans le Notre Père : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6, 10). Invocation qui a été reprise par Jésus lui-même à Gethsémani : « Que ta volonté soit faite » (Mt 26, 42).

Ainsi, la prière d'intercession d'abord nous prépare, puis nous rend disponibles pour accepter et vivre la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Telle est « la confiance que nous avons en Lui, et si nous lui demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute » (1 Jn 5, 14). Voilà pourquoi l'expression classique et très populaire « Si Dieu veut » (Ac 18, 21 ; 1 Co 4, 19 ; Jc 4, 15) fait constamment allusion au profond et parfois insondable « mystère de la volonté de Dieu » (Ep 1, 9) !

Il existe également dans l'Écriture la prière pour les morts qui s'appuie avec foi en la Résurrection, « car, s'il n'avait pas espéré que les soldats tombés dussent ressusciter, il était superflu et sot de prier pour les morts » (2 M 12, 41-45). Il s'agit d'une prière qui, pour l'Église, incarne la communion des saints, notamment avec ceux qui sont morts et qui permet d'exprimer sa foi en la vie éternelle, faisant de la belle citation biblique « l'amour est plus fort que la mort » (Ct 8, 6) une réalité vivante !

# CONCLUSION

## Les œuvres de Miséricorde : témoignage concret de l'amour préférentiel pour les pauvres

La formule « amour et option préférentiels pour les pauvres » (que reprend un document aussi universel que le Catéchisme de l'Église catholique avec son Compendium) résume parfaitement le sens des œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles comme témoignage concret et visible de l'amour et de l'option préférentiels pour les pauvres. Il s'agit d'une formule qui vient, à l'origine, du continent latino-américain pendant la période de l'après-Concile et qui, à force d'être utilisée, est devenue une référence pour toute l'Église catholique. C'est pourquoi elle a été ajoutée dans le Catéchisme de l'Église catholique publié en 1992.

Parallèlement, le pape François, lors de sa première exhortation apostolique en 2013, *Evangelii Gaudium*, a fermement ancré cette idée, en démontrant que l'option et l'amour préférentiels ne sont pas facultatifs pour notre Église, mais représentent une question fondamentale de l'Évangile puisque « Dieu leur accorde "sa première miséricorde" » (EG, 198). Le pape mentionne à nouveau cette « option préférentielle pour les pauvres » dans sa toute dernière encyclique, comme exigence fondamentale du « bien commun » (LS, 158).

De plus, le pape François a rappelé avec fermeté dans l'exhortation *Evangelii Gaudium* que cette question « est un message si clair, si direct, si simple et éloquent qu'aucune herméneutique ecclésiale n'a le droit de le relativiser [...]. Cela vaut avant tout pour les exhortations bibliques qui invitent, avec beaucoup de détermination, à l'amour fraternel, au service humble et généreux, à la justice, à la miséricorde envers les pauvres » (EG, 194). Le pape avait, peu de temps auparavant, répondu à la question suivante : « Pour les plus favorisés, ceux qui ne sont ni pauvres ni dans une situation marginale, comment doivent-ils réaliser cette option et cet amour préférentiels pour les pauvres à travers les œuvres de Miséricorde ? » La réponse (reprise de Paul VI et sans doute peu connue) est une fine réflexion qui propose une orientation irréfutable pour bon nombre de chrétiens « non pauvres » : « Les plus favorisés doivent renoncer à certains de leurs droits pour mettre avec plus

de libéralité leurs biens au service des autres » (EG, 190 ; cf. Paul VI, Octogesima Adveniens, 23, 1971).

Dans cette exhortation apostolique du pape François, toute une partie est consacrée « au lieu privilégié des pauvres dans le Peuple de Dieu » (EG, 197-201) et le mot « miséricorde » y apparaît explicitement : « Les pauvres ont une place de choix dans le cœur de Dieu, au point que lui même “s’est fait pauvre” (2 Co 8, 9). À ceux qui étaient accablés par la souffrance, opprimés par la pauvreté, il assura que Dieu les portait dans son cœur : “Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous” (Lc 6, 20) ; il s’est identifié à eux : “J’ai eu faim, et vous m’avez donné à manger”, enseignant que la miséricorde envers eux est la clef du ciel » (cf. Mt 25, 35-36) (EG, 197). « Pour l’Église, l’option pour les pauvres est une catégorie théologique avant d’être culturelle, sociologique, politique ou philosophique. Dieu leur accorde “sa première miséricorde<sup>45</sup>”. Cette préférence divine a des conséquences dans la vie de foi de tous les chrétiens, appelés à avoir “les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus” (Ph 2, 5). Inspirée par elle, l’Église a fait une option pour les pauvres, entendue comme une “forme spéciale de priorité dans la pratique de la charité chrétienne dont témoigne toute la tradition de l’Église<sup>46</sup>”. Cette option – enseignait Benoît XVI – “est implicite dans la foi christologique en ce Dieu qui s’est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté”. Pour cette raison, je désire une Église pauvre pour les pauvres. Nous sommes appelés à découvrir le Christ en eux, à prêter notre voix à leurs causes, mais aussi à être leurs amis, à les écouter, à les comprendre et à accueillir la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux » (EG, 198).

Cette option et cet amour préférentiels pour les pauvres permettent de percevoir et de comprendre les différentes formes de pauvreté que l’on retrouve dans les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles.

## Les quatre formes de pauvreté dans les œuvres de Miséricorde

Il est intéressant de remarquer que les quatorze œuvres de Miséricorde énumérées, sept corporelles et sept spirituelles, correspondent à quatre formes de pauvreté (cf. W. Kasper). La plus élémentaire est la pauvreté physique ou économique, comme manquer de nourriture ou d’eau pour rassasier sa faim ou apaiser sa soif, ne pas avoir de toit, d’habits ou d’abri, ce à quoi l’on pourrait ajouter le chômage, les maladies et les handicaps graves. Cette pauvreté figure dans les première, deuxième, troisième et quatrième œuvres de Miséricorde corporelles.

À cette pauvreté physique s'ajoute la pauvreté culturelle, avec l'analphabétisation, l'absence ou la rareté de possibilité de formation, et donc d'avenir, entraînant l'exclusion sociale et culturelle. Pauvreté présente dans les première, deuxième et troisième œuvres de Miséricorde spirituelles. La troisième forme de pauvreté est la pauvreté sociale et relationnelle, dans laquelle apparaissent la solitude et le repli sur soi, la mort du conjoint, la disparition d'un proche (ami ou famille), les difficultés en tout genre de communication sociale interne et externe, la discrimination et la marginalisation jusqu'à l'isolement (prison ou exil). Pauvreté présente dans les cinquième, sixième et septième œuvres de Miséricorde corporelles ainsi que dans les cinquième et sixième œuvres de Miséricorde spirituelles. Enfin, il existe la pauvreté spirituelle, comme le fait de se sentir désorienté, ressentir un vide intérieur, de la détresse ou du désespoir sur le sens de l'existence même, la confusion morale et spirituelle, le laisser-aller, l'absence ou la marginalisation de la dimension religieuse, l'apathie, l'indifférence à tout. Pauvreté que l'on retrouve dans les quatrième et septième œuvres de Miséricorde spirituelles.

Il est évident que les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles nécessitent une fécondité mutuelle. En fait, l'aide matérielle sous-entendue dans les œuvres corporelles est évidente pour la pauvreté physique, bien que la miséricorde chrétienne cherche également à pallier la pauvreté culturelle, sociale et spirituelle, auxquelles répondent les œuvres de Miséricorde spirituelles. Tout cela doit permettre à la personne qui est dans la nécessité de ne pas rester éternellement dans une situation de dépendance, mais de pouvoir progressivement assumer, dans une certaine mesure, « une aide pour s'aider soi-même » (W. Kasper). D'où l'importance d'une approche intégrale des œuvres de Miséricorde avec, à l'esprit, les différentes formes de pauvreté.

## Les œuvres de Miséricorde au-delà de la justice

Il est intéressant de constater que ni les œuvres de Miséricorde corporelles ni les œuvres de Miséricorde spirituelles ne font allusion aux commandements de la Loi de Dieu, comme c'est le cas dans le jugement de l'Évangile de saint Matthieu (Mt 25) avec les six œuvres d'amour miséricordieux, où aucun pécheur n'est condamné pour n'avoir pas respecté l'un des commandements. En revanche, Jésus condamne l'oubli du bien – ce que l'on appelle en général les péchés par omission – car il s'agit de faire preuve de la plus grande justice possible, comme le rappelle le Sermon de la montagne : « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt 5, 20).

Cette « justice supérieure » proposée dans le Sermon sur la montagne de Matthieu est une intensification de la qualité de la vie (et pas seulement de la quantité) face à Dieu, car il ne s'agit pas tant d'accomplir la loi dans ses moindres détails, mais plutôt de la réaliser par des dons et des services, à l'image de l'amour extrême de Dieu manifesté en Jésus (« les aima jusqu'à la fin », Jn 13, 1). Étant donné que la miséricorde dépasse la justice (puisqu'elle cherche à porter toute son attention aux autres avec amour et générosité), on peut pécher par omission dans cet amour pour les pauvres et les plus démunis. Et inversement, on devient radicalement plus sensible et solidaire envers toute forme de pauvreté et de marginalisation. Telle est la réflexion du pape François lorsqu'il écrit : « La miséricorde n'est pas contraire à la justice, mais elle illustre le comportement de Dieu envers le pécheur, lui offrant une nouvelle possibilité de se repentir, de se convertir et de croire » (MV, 21).

Comme le rappelle Benoît XVI : « L'amour – caritas – sera toujours nécessaire, même dans la société la plus juste. Il n'y a aucun ordre juste de l'État qui puisse rendre superflu le service de l'amour. Celui qui veut s'affranchir de l'amour se prépare à s'affranchir de l'homme en tant qu'homme. Il y aura toujours de la souffrance, qui réclame consolation et aide. Il y aura toujours de la solitude. De même, il y aura toujours des situations de nécessité matérielle, pour lesquelles une aide est indispensable, dans le sens d'un amour concret pour le prochain<sup>47</sup>. »

Ainsi, la réflexion du pape François sur les œuvres de Miséricorde corporelles et spirituelles à l'occasion du Jubilé « sera une façon de réveiller notre conscience souvent endormie face au drame de la pauvreté, et de pénétrer toujours davantage le cœur de l'Évangile, où les pauvres sont les destinataires privilégiés de la miséricorde divine » (MV, 15).

## Marie : mère de la Miséricorde

La lecture attentive de l'Annonciation (cf. Lc 1, 26-38), du cantique du Magnificat (cf. Lc 1, 46-55.50) – où la « miséricorde » est explicitement citée – ainsi que des Noces de Cana (cf. Jn 2, 1-12) et de Marie au pied de la croix (cf. Jn 19, 26-27), nous donne une synthèse biblique précieuse de l'action de la miséricorde divine à travers Marie. Car, en cette Année jubilaire, c'est elle qui peut illuminer pleinement la réalisation des œuvres de Miséricorde corporelles mais aussi spirituelles.

On peut également se remémorer avec joie, le Salve Regina (XI<sup>e</sup> siècle), qui est l'un des chants les plus connus de la Vierge, et dans lequel on invoque la « mère de miséricorde ». Ou encore les litanies du rosaire (XII<sup>e</sup> siècle), qui la citent comme « la mère de la grâce divine », celle qui donne « la santé aux malades, la consolation aux affligés, le soutien aux chrétiens. » Tant d'expressions qui rappellent explicitement les œuvres de Miséricorde.

L'annonce finale du pape François nous permettra ainsi de conclure cette pensée : « Que la douceur de son regard nous accompagne en cette Année sainte, afin que tous puissent redécouvrir la joie de la tendresse de Dieu. Personne n'a connu comme Marie la profondeur du mystère de Dieu fait homme. Sa vie entière fut modelée par la présence de la Miséricorde faite chair. La mère du Crucifié ressuscité est entrée dans le sanctuaire de la miséricorde divine en participant intimement au mystère de son amour » (MV, 24).

## BIBLIOGRAPHIE

- S. Callahan, *With All Our Heart and Mind. The Spiritual Works of Mercy in a Psychological Age*, Crossroad, New York, 1988.
- W.D. Davies & D.C. Allison, *The Gospel according to Saint Matthew III*, Clark, Edimburg, 1988, p. 416-434, « The Judgement of the Son of Man : 25, 31-46. »
- M. Gielen & K. Bopp, « Werke der Barmherzigkeit », LTK 10, 2001, p. 1098-1100.
- I. Gomá, *El Evangelio según san Mateo (14-28)*, Marova, Madrid, 1976, p. 569-592 (Mt 25, 31-46).
- S.W. Gray, *The Least of My Brothers: Matthew 25, 31-46. A History of Interpretation*, Scholars Press, Atlanta, 1989.
- A. Grün, *Damit Welt verwandelt wird. Die sieben Werke der Barmherzigkeit*, Gütersloher, München, 2008.  
(Perché il mondo sia trasformato. Le sette opere di misericordia, Queriniana, Brescia, 2009.)
- W. Kasper, *La miséricorde. Notion fondamentale de l'Évangile, clé de la vie chrétienne*, éd. des Béatitudes, 2015, p. 140-143, « Les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde. »
- J.-F. Keenan, *The Works of Mercy. The Heart of Catholicism*, Pastoral Center, Lanham 2008.  
(Le Opere di misericordia. Cuore del cristianesimo, EDB, Bologna 2010.)
- X. Léon-Dufour (ed.), *Vocabulaire de Théologie Biblique*, éd. de Cerf, Paris, 1991.
- U. Luz, *El Evangelio según san Mateo III (1997)*, Sígueme, Salamanca 2003, p. 659-696 (Mt 25, 31-46).
- L. Manicardi, *La fatica de la Carità*, Qiqajon, Bosé 2010, p. 55-198, « Le opere di misericordia. »
- L. Manicardi, *Le Opere di misericordia*, Ed. CVS, Roma, 2009.
- C. Militello, *Le Opere di misericordia*, San Paolo, Milano, 2012.
- H.-D. Noble, « Notes et appendices », *Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, La Charité*, II a-II ae, Questions 27-33, Desclée, Paris, 1942, p.115-127, 310-315.

- I. Noye, « Miséricorde (Œuvres de) », in Dictionnaire de spiritualité, Beauchesne, t. X, 1980, p. 1328-1349.
- S. Pié-Ninot, *Eclesiología, Sígueme*, Salamanca, 2015, p. 202-203.  
(*Ecclesiologia, Queriniana*, Brescia, 2008, p. 214-215.)
- A. Royo Marín, « Virtud y obras de misericordia », *GER XVI*, 1973, p. 14-17.
- L. Scaraffia (ed.), *Le Opere di misericordia spirituale*, Messaggero, Padova, 2014. (Autores: R. Fisichella, C. Aubin, M.M. Zuppi, F. Coccopalmerio, G.C. Bregantini, G. Pasquale, R. Boccardo.)
- A. Ziegenaus, *Die geistigen Werke der Barmherzigkeit*, Johannes-Verlag, Leutesdorf, 1997.

## NOTES

1. En français : *Le Visage de la Miséricorde*. Ci-après *MV*.
2. 1992. Ci-après *CEC*.
3. Paul VI, Décret sur l'apostolat des laïcs, *Apostolicam Actuositatem* (1965), 8.
4. Congrégation pour la doctrine de la foi, *Libertatis Conscientia* (1987), 68.
5. cf. l'analyse étymologique de ce mot dans la lettre encyclique de Jean Paul II, *Dives in Misericordia*, 52.
6. Paul VI, Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et Spes* (1965). Ci-après *GS*.
7. *Pirkei Avot* ou *Éthique des Pères*, I, 2.
8. cf. Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, ci-après *ST* (II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. 32, a. 2 ad. 1).
9. Ci-après *RB*.
10. Paul VI, Lettre encyclique sur la doctrine et le culte de la Sainte Eucharistie *Mysterium Fidei* (1965), ci-après *MF*.
11. In *Maximes et sentences spirituelles*, 56, cité dans *MV*, 15.
12. Paul VI, Constitution dogmatique sur l'Église *Lumen Gentium* (1964), ci-après *LG*.
13. H.-U. von Balthasar.
14. Saint Augustin, « *Latentes sancti* », *De catechizandi rudibus*, XXII, 40.
15. *Pasteur d'Herma*s, précepte VIII, 38, 10.
16. Saint Irénée, *Adversus Haereses* (*Contre les hérésies*), livre 4, I, 6.
17. Saint Cyprien, *ibidem*, 100, 613.615.
18. Origène, *Commentarii in Matthaeum* (*Commentaires sur l'Évangile selon saint Matthieu*), 72.

19. Saint Cyprien, *De Opere et eleemosynis*.
20. Lactance, *Épitomé des Institutions Divines*, 60, 6s.
21. Saint Augustin, *Traité de la foi, de l'espérance et de la charité*, chap. LXXII, (« L'aumône la plus noble est de pardonner à ses ennemis »).
22. Saint Augustin, *Sermon* 42, 1 et *De Civitate Dei*, XXI, 22.
23. Œuvres de Miséricorde corporelles : donner à manger aux affamés, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, accueillir les étrangers, assister les malades, visiter les prisonniers et ensevelir les morts.  
Œuvres de Miséricorde spirituelles : conseiller ceux qui sont dans le doute, enseigner les ignorants, avertir les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter patiemment les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et pour les morts.
24. cf. *ST*, II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. 23, aa. 2-3.
25. En français : L'Amour dans la vérité. Ci-après *CV*.
26. Message sur la XIII<sup>e</sup> assemblée générale ordinaire des évêques, *Lineamenta*, « *La Nouvelle Évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne* », 1.
27. *Ibidem*.
28. En français, « Loué sois-tu ». Ci-après *LS*.
29. Concile de Trente, Décret sur les sacrements, 1694.
30. Paul VI, constitution conciliaire sur la sainte liturgie, *Sacrosanctum Concilium* (1963), 73.
31. *ST*, II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. 32, a. 2, ad. 1.
32. *ST*, III<sup>a</sup>, q. 51, a. 1.
33. Congrégation pour la doctrine de la foi, lettre *Recentiores episcoporum synodi sur quelques questions concernant l'eschatologie* (1979), 3.
34. Blaise Pascal, *Pensées*, IV, 268.
35. Jean Paul II, Lettre encyclique *Fides et Ratio* (1998), 1.
36. En français : *La Foi et la Raison*. Ci-après *FR*.
37. En français : *La Joie de l'Évangile*. Ci-après *EG*.

38. Paul VI, Décret sur l'œcuménisme, *Unitatis redintegratio* (1964), 11.
39. Saint Clément, *Deuxième lettre aux Corinthiens*, 13 s.
40. Tertullien, *De la patience*, 6.
41. Saint Jean Chrysostome, *In Matthaeum*, 18, 3 s.
42. *ST*, II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. 25, a. 8.
43. 1970. Ci-après *PGMR*.
44. I, X, 10.
45. Jean Paul II.
46. Jean Paul II, *Sollicitudo rei Socialis*, 1988.
47. Benoît XVI, Lettre encyclique *Deus caritas est* (2005), 28.

# PAGE DE COPYRIGHT

## MAMÉ

Traduction : Hortense de Parscau

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : David Gabillet

Édition : Charlotte Walckenaer, Aglaë de La Génardière

Direction artistique : Élisabeth Hebert

Conception graphique : Bleuenn Auffret

Réalisation numérique : [andaollenn](#), Gwenael Dage

Textes bibliques : Traduction de la Bible de Jérusalem

© Les éditions du Cerf, 2000.

© Mame, Paris, 2015 pour l'ensemble de l'ouvrage.

15/27 rue Moussorgski, 75895 Paris Cedex 18

Site : [www.fleurus-numerique.com](http://www.fleurus-numerique.com)

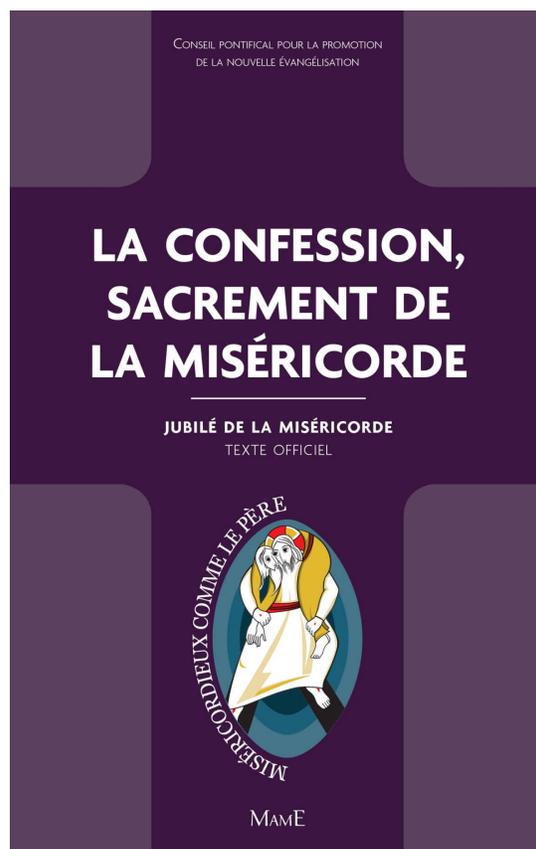
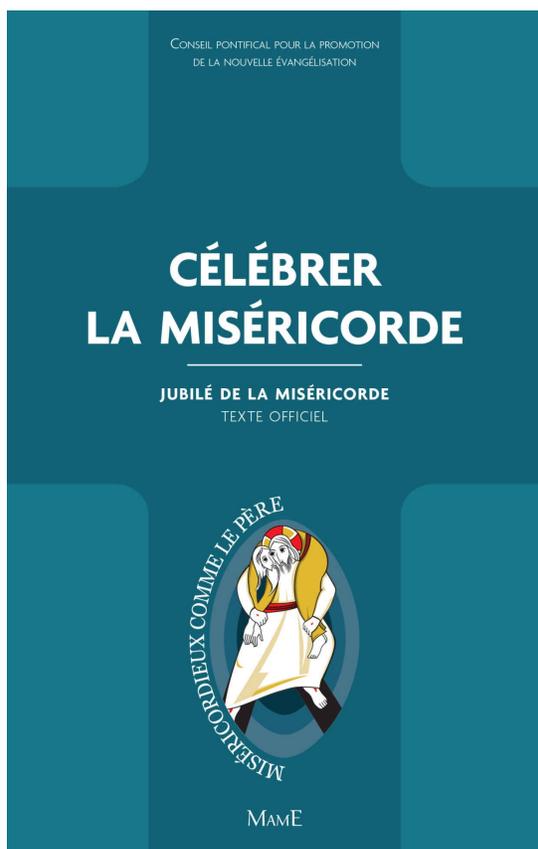
ISBN numérique : 9782728922536

ISBN papier : 978-2-7289-2236-9

Dépôt légal : novembre 2015

Tous droits réservés pour tous pays.

# DANS LA MÊME COLLECTION



MAMÉ